

PAUL MARIÉTON

—

Les Épigrammes

Sphingem habe domi...



MERCVR

XXVI, RV

—
MCMIX


U d'/of OTTAWA



39003002342268



28 July 69



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES ÉPIGRAMMES

PAUL MARIÉTON

Les Épigrammes

Sphingem habe domi...



PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

Universitas

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5,
Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 6 à 15.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

479

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PO
2347
M35E6

LIMEN

*Au courant de la vie et sans y trop songer,
Comme on grave un emblème au pommeau d'une dague,
Comme on clôt une essence au chaton d'une bague,
J'ai fixé dans ces vers mon tourment passager.*

*Peut-être, en ton esprit, Lecteur, frère étranger,
De son symbole altier notre stylet s'élague,
La goutte de parfum dans ton cerveau divague,
Et tu juges l'artiste, ou le penseur, léger.*

*N'importe, les voici, ces brèves Epigrammes.
Je n'en redresse rien : que change-t-on jamais !
Et quand j'ai trop d'un cœur je me sens plusieurs âmes.*

*Or, s'il m'est advenu de médire des femmes
Pour me vouloir guérir de celle que j'aimais,
Tu t'es reconnu là, bon lecteur qui me blâmes.*

—

I

I

C'est toi, c'est moi : c'est nous... Pourquoi?
Selon quel charme et quelle loi?

Je te regarde et je frissonne ;
Nous échangeons un peu d'émoi ;
Pour un instant la vie est bonne.

Puis, le silence, vaste et froid.
J'écoute : c'est l'heure qui sonne...

J'avais cru reconnaître en toi
L'accent du bien que je te donne,
Quand mon Moi, soudain à l'étroit
Dans mon cœur, s'échappe de moi.

Le rythme en écho mort résonne...
Personne ne connaît personne
Et pas plus, après tout, que soi.

—

II

NUDA SACRUM

O chevelure de la Femme,
Buisson ardent du songe humain,
D'où, plus fort que d'un sombre vin,
Monte l'ensorcelant dictame !

Beaux yeux d'Eve, ô muets soupirs,
Pervenches, lilas, violettes,
Qui rayonnez d'ardeurs secrètes
A travers tous nos souvenirs ;

Et vous, bras blancs, lianes pâles,
Vous, calice ondoyant, nerveux,
Mains vives dont les doigts soyeux
Sont des pistils et des pétales...

O seins, fier essor lilial
Où le lait et le sang se mêlent,
Jeune offrande aux coupes jumelles
Que tend la chair à l'idéal !

Vous, douce rose de la jambe,
Genoux frais, délicats, tremblants,
Incarnat au tissu troublant
Vers qui la tendresse ivre flambe,

Et, dans le cœur rythmique et pur
De la nudité radieuse,
Antistrophe mélodieuse
D'un regard d'orage ou d'azur !

Vous encor, pieds fins et graciles
Qui portez si légèrement
Le souple et frêle monument
Qu'emplit d'amour l'âme subtile,

Surgeons vivaces de beauté,
Par quoi tout l'être se soulève,
Dans le réel et dans le rêve
Soyez bénis, ô volupté !

III

Ne lui dis jamais que tu l'aimes!...
Quand, surtout, elle te croirait,
Tu diminuerais le problème,
Du prestige de ton secret.

Elle lirait trop en vous-mêmes!...
Cet inconnu qu'elle adorait,
Charme irritant, grâce suprême,
Ton parfum, s'évanouirait.

Que toujours ignorant ta chaîne,
Elle ait peur de ta liberté;
Elle n'aime que ta fierté.

L'effort, dans toute amour humaine,
Ne part que du cœur alarmé
De n'être point encore aimé.

—

IV

Cherche à leur ressembler, si tu veux plaire aux femmes ;
Fais-toi vain, pour offrir à ces mobiles âmes
Le plus constant miroir de leur futilité.

Mais si c'est de l'amour que tu veux tirer d'elles,
Sache qu'un maître seul rend les femmes fidèles...
Rien ne réduit un cœur comme la dureté.

V

Amour ne veut qu'amour, n'a d'objet que soi-même.

C'est en son miroir, la beauté,
Qu'il s'adore et qu'il se blasphème,
Qu'il se désire en vérité.

Ce masque brillant de la vie,
Où la vie en péril se cherche éperdument,
De sa prunelle inassouvie
Fait l'amer éblouissement.

La pensée attriste son rêve,
L'instinct seul ignorant la peur...
Il tremble; il a chanté. Sa solitude est brève.
Hélas! Tout écho sur terre est trompeur.

VI

Prends garde aux vases que tu frôles :
Sous la forme et sous la couleur
Leur vie a sa secrète ardeur.

Une amphore aux belles épaules
Tendait vers moi l'âpre douceur
Qu'à sa lèvre exhalait son cœur.

Ma bouche en prit l'humide fleur,
Et j'éprouvai jusque dans l'âme
Double caresse, double flamme,

De l'amphore et de la liqueur.

VII

Si tu m'aimes, la vie est belle, ô mon aimée ;
Si tu me fuis, sache qu'elle n'est rien
Que mensonge, cendre et fumée...
Mais quoi ! d'un bienveillant sourire il me souvient !
Toute chaleur en moi n'était pas consumée ?
Ce vivre ingrat me gardait donc un bien ?
Et, de la poussière embaumée,
Une flore d'espoir s'est soudain ranimée
Pour un essor aérien !

VIII

FÉMINISME

— « Je veux qu'on me soit doux, bienveillant et sensible.
La Femme est ce qu'elle est !... » dit-elle en se dressant.
« Et que, me sachant bonne, on m'admette terrible... »
Ajouta son regard aussitôt menaçant.

« On ne nous convainc pas ! reprit sa voix de blâme.
« L'Ordre que vous vantez serait une prison
« Aux instincts généreux qui débordent notre âme.
« Avoir raison n'est rien : je hais votre Raison ! »

Et je songeais, courbé sous l'illogique empire
De cette passion ivre d'être sa loi :
Qu'est-ce que notre Droit près des droits d'un sourire,
Et le lucide orgueil près de l'aveugle foi?...

Mais, dans cette faiblesse un moment éblouie,
L'austère voix de l'indulgence fit retour :
— Reste soumise, ô Femme, afin d'être obéie,
Puisque ta liberté, c'est la mort de l'amour.

—

IX

N'aime que toi si tu veux que l'on t'aime
De ce désir qui sert éperdûment :
L'amour qui se prétend né de l'amour blasphème
Puisque jaloux il souffre et que prospère il ment...
Il n'est possession que de soi-même.
Or, toute gratitude emporte son tourment,
Sinon qu'insoucieux du vil problème
D'une chair d'orgueil, impudique et blême,
En la pure Beauté, flamme, ordre, éclat suprême,
Ton cœur n'ait tout son but et tout son fondement.

X

La femme aime toujours pour la première fois.
L'homme prétend du moins aimer pour la dernière...
Elle aime plus longtemps ; lui plus fort. Leur misère
Est de trahir, chacun, l'impudeur qu'on veut taire,
 Sous un amour-propre aux abois,
Quand un cœur ingénu seul était nécessaire.

Mais l'esprit sur le cœur réclame en vain ses droits,
Si mieux qu'effort subtil touche abandon sincère ;
Car le même foyer, on l'ignore parfois,
Qui réchauffe le sang fait toute la lumière.
Et les mêmes effets naissent des mêmes lois,
 Dans la même erreur coutumière.

XI

Qu'on a sottement disputé
Sur l'intelligence des femmes!...
Accordons-leur en vérité
Non pas une, mais beaucoup d'âmes.

Ces âmes, leur cœur, c'est l'instinct
Du pur et fol amour lui-même.
Le plus grand génie est certain
Chez qui vous aime comme on l'aime!

— Mais, par exemple, gardez-vous,
Madame, de m'être infidèle !
Le bon sens, même à vos genoux,
Me reviendrait à tire d'aile.

XII

ALTER AMOR

N'entrer que le second dans le cœur d'une femme,
C'est souvent le premier y susciter l'amour.
Elle n'avait qu'un cœur, la douleur fit son âme,
Et cette âme veut vivre et jouir à son tour.

Si rude et si vivace encor que soit l'empreinte
De l'asservissement qui plia son désir,
De ce tyran brutal elle hait la contrainte
Et dans soi-même enfin cherche à se ressaisir.

Heureux qui, renonçant aux préjugés timides
De la chair ignorante et du cœur sans passé,
Sait que, l'âme profonde ayant les yeux candides,
Le plus sincère amour n'a pas le front baissé.

Celui-là seulement, d'aimer un cœur qui pense,
Connaîtra tout l'amour dans ses fiévreuses lois :
Seul il éprouve une âme, et fait sa récompense
Du bien d'être son maître en respectant ses droits.

—

XIII

Garde toujours caché quelque abri de ton âme,
Voire quelque secret de ton corps, pauvre amant !
L'homme est tendre, naïf et sensuel ; la femme
Est curieuse : à l'inconnu va son tourment.

Sois défiant, mais bon ; sois indulgent, mais grave ;
Et montre-toi le maître autant que tu pourras...
Ta droiture assez tôt fera de toi l'esclave :
C'est en masquant ton cœur que tu domineras.

XIV

La fidèle amitié dont tu parles toujours
S'est-elle fait un jeu d'avoir la bouche close?
Je m'étais résigné, car, déjà plus morose,
Le sang de mon désir ralentissait son cours.

La douleur me reprend, que je croyais domptée :
Ce cœur mal endormi s'éveille à son tourment...
Tant de silence opprime à la fin lourdement
Une âme depuis trop longtemps inhabitée...

J'avais tout consenti de toi, ma chère amour,
Et, de te mieux servir faisant ma seule étude,
Ma tendresse m'était une grave habitude,
D'autant plus grave, hélas ! qu'elle était sans retour.

Faudra-t-il donc, sans trêve, à cette patience
Vouer les vains soupirs d'un espoir anxieux ?
L'impassible beauté qui rayonne en tes yeux
Vaut-elle tant d'amour et tant de confiance ?

O triste sort humain de l'âme en son désir !
O sort pire de la beauté dans sa conquête !...
Elle n'est la beauté qu'autant qu'on la souhaite,
L'amour n'étant l'amour que pour la conquérir...

XV

Puisqu'il n'est d'orgueil qu'à gagner les femmes,
Laisse rayonner ton instinct :
Ta sensualité mieux que tes vaines flammes
T'assure un triomphe certain !

Sans chercher à convaincre, enivre !
Désordre, pour la femme, est aliment d'amour.
Et son trouble seul te la livre
Qui te la fait suspecter sans retour !.....

Sombre anarchie, épuisantes caresses,
Triste lot des amants libérés de souffrir !...
Mais l'humble amour connaît de ces ivresses
Où désir sans bonté ne sait point s'assouvir.

XVI

Sois assez fort pour tenter sa faiblesse ;
Sache souffrir de désoler son cœur.
Rien n'est perdu pour toi dans sa détresse :
Amour dompté dédaigne la rancœur.

Vois un défi dans tout orgueil de femme.
L'humilité la met à ta merci...
Mais garde-toi de discuter son âme :
Se la prouver est son plus grand souci...

XVII

Souriez-moi toujours, chère menteuse :
Vous ne pouvez mentir en souriant.
Le vrai d'aimer ? Sécurité douteuse !
Sa confiance exige un défiant.

Vous sâtes bien vous garder de me dire
Quoi que ce fût qui m'adoucit vos lois...
Souriez-moi : j'adore ce sourire
Qui me fait vivre et mourir à la fois.

XVIII

Je suis donc bien méchant avec vous, tendre sœur,
Bien sot de vous vouloir moins femme que vous n'êtes,
Et bien brusque, bien lourd, bien homme, ô frêle fleur !
De commander l'effort à vos grâces parfaites...

Contraindre un sentiment de femme, ah ! c'est d'un fou ;
Et c'est moi qui prétends cela, sans ironie?...
Qu'en avais-tu donc fait de ta « psychologie »,
Aveugle, qui n'as pas prévu le casse-cou !

Me voilà bien en point ! Le mot, le mot frivole
Qui doit m'empoisonner, vous l'avez dit enfin...
Avide de souffrir, mon cœur ne s'est pas plaint,
Lui qui sollicitait la perfide parole.

— « Je ne peux vous aimer, je le sens, je le sais.
Mon doute est éclairci... par vos soins! J'en suis sûre... »
Mais c'était du bonheur encor que je chassais,
Ce doute? Et je ne dois qu'à moi seul ma blessure.

—

XIX

La conscience a tort ; la sincérité blesse.
Au seul flatteur fait grâce et sourit la beauté.
Toute femme, d'instinct, hait l'humble vérité ;
Mais son maître cynique est fort de sa faiblesse.

XX

Il est faux que le sacrifice
N'aïlle pas sans sa volupté...
Sens-tu ton insincérité
Devant un mirage complice?

La paresse a cette vertu
De te dégoûter de toi-même :
Ton cœur ne s'exalte, s'il aime,
Que par la douleur combattu.

Le goût du plaisir, c'est la vie
Sous l'irruption de la mort :
Que la joie entre en ton effort
Son amertume l'a suivie...

XXI

Est-ce toi, ma vieille douleur,
Ma bonne douleur méconnue?
Compagne amère de mon cœur,
Te lui voilà donc revenue...

Souffrait-il de ne plus souffrir ?
Ou fermait-il, d'indifférence,
A cet infini, l'avenir,
La fenêtre de l'espérance?...

Quand on a vécu pour l'amour,
Telle langueur épuise vite.
Mais que le souci rôde un jour,
L'amour même à rentrer l'invite.

Le voilà bien : j'ai senti
Sous la lancinante morsure
Le même goût anéanti
D'une triste et chère blessure.

Ah! pauvre, pauvre cœur humain,
Que le repos t'est donc funeste!
Souvenir lâche, désir vain?...
Mais le vivace Effort te reste.

—

XXII

Ah ! cette lettre qui me hante,
Où je lui dirais mon souci,
L'écrirai-je à cette méchante
Que je fais bien souffrir aussi ?

Lui montrerai-je faible et lâche
Un désir qu'elle estima fier,
Lui reprochant sa vaine tâche
A simuler un cœur amer ?...

O politique lamentable
Où l'orgueil soumet la douleur !
Au festin d'amour on s'attable :
Surgit le sombre Commandeur !

Adieu la douce confiance !
La peur saisit l'esprit hagard ;
Du trouble naît l'inconscience,
Sous l'impitoyable regard.

Mais chacun rougit de sa crainte...
S'épiant désormais tous deux,
Leur tendresse a connu la feinte.
Toute joie est morte pour eux.

—

XXIII

L'art de séduire est charme de parade...
Qui plaît longtemps sans se renouveler?
Fidèle amour n'obtient qu'amour malade.

C'est un oiseau tout prêt à s'envoler,
 Qu'une confiance maussade
Qui de l'ennui vers l'inconnu s'évade
Quand l'inerte repos la fait s'étioler.

XXIV

O paix du cœur, prospérité fragile!...
Une âpre lutte entretient mieux l'amour
Que le repos d'un bonheur trop facile,
Et du désir assure le retour.

A prix d'effort la volupté s'achète.
Sa ruse obtient, dans la course au baiser,
Les vrais plaisirs, de qui ne les souhaite
Qu'en paraissant vouloir les refuser...

XXV

Quelle fut donc toujours ton erreur, ô mon âme,
De croire qu'on changeait un cœur!
Comme si la tendresse, ou l'esprit, ou l'honneur,
La beauté même, avaient ce pouvoir suborneur
Sur le libre amour d'une femme!

Librement asservie, elle se veut fidèle
A son désir, à son orgueil...
Elle avait trop longtemps hésité sur le seuil :
Or voici que la porte est close derrière elle.

Ah! servir! Désormais, c'est là toute sa vie...
Cœur aussi dévoué que naguère insoumis,
Ceux-là seront ses ennemis,
Dont l'Élu garde ombrage ou seulement envie.

Mais qu'un nouvel amour, insinuant ses flammes,
Lui tienne un jour les sens pâmés,
— O puissance d'oubli merveilleuse des femmes ! —
Elle est à lui, les yeux fermés.

—

XXVI

« Je porte bonheur à tout ce que j'aime... »

Disais-tu, passante aux yeux doux,
Dans le nimbe d'or de tes cheveux fous,
Candide, rieuse, bohême...

M'étant retourné vers tant d'insouci,
O Jeunesse, ô jardin du rêve !
J'emportai, songeur, la vision brève,
Avec un trouble étrange aussi.

Quand chacun ne croit qu'au malheur du monde,
Et, rebelle à tout réconfort,
Déclarant mauvais la vie et le sort,
Estime la lutte inféconde,

Cette enfant qui passe avec ses doux yeux,
Sa fraîcheur et son espérance,
Se sent donc sur l'être et sur la souffrance
Tant de pouvoir mystérieux...

Hélas ! vierge, orgueil d'une âme ingénue,
Ignorance, unique pudeur,
Referme les yeux sur toi, sainte ardeur :
L'homme t'a déjà méconnue !

XXVII

Pour que de nul désir ne veille en moi la flamme,
Que n'emportant de toi qu'un souvenir de blâme,
J'en arrive au regret d'avoir connu ton âme,
Pauvre âme, as-tu donc pu me donner tour à tour
Ces doux noms lumineux, éternités d'un jour :
Mon ami, mon aimé, mon amant, mon amour?...

XXVIII

L'amour, c'est la mort dans la vie,
Allègre mort, trouble élément...
Or, qui sait désirer, affranchi de l'envie,
Et jouir du monde, vraiment,
Sans ce farouche et doux ferment
Par quoi s'unit si douloureusement
L'instinct pensif à l'âme inassouvie?...

XXIX

Donner toute son âme en l'éclair d'un instant,
Se sentir étreint, en partant,
D'une angoisse amère, infinie,
Mais subir peu à peu le rythme de la vie
Et juger, au calme du sang,
Que, déclinant la jalousie,
Jusqu'au souvenir tout va décroissant...
O triste amour, voilà ton ironie!

XXX

CLOCHES LOINTAINES

Cloches lointaines, molle ivresse
Qui remonte en moi d'un passé
Dont rien n'est encore effacé,
Douce cloche de ma jeunesse !

Ce soir, la reconnaissez-vous,
Cette âme qui fut ingénue
Quand elle s'offrait, blanche et nue,
Au désir, son premier époux ?

Ignorante, elle était heureuse
Et, vierge, dans un corps nouveau
Qu'elle faisait allègre et beau,
Elle rayonnait, l'amoureuse !

Cloches qui m'attirez là-bas
Au gouffre de mes espérances,
Sirènes, j'aime la souffrance
Dont m'oppressent vos tendres glas !

Ruisselez sur la pauvre vie,
Nymphes des naïves amours !
Mon cœur s'abreuvera toujours
A vos urnes de nostalgie...

XXXI

J'ai négligé Dieu pour l'amour des femmes,
Leur amour pour ton seul amour,
Et si maintenant je t'ai sans retour
Perdue, ô railleuse, et que tu m'en blâmes,
Me voici sans loi ni sans foi,
Dans ma détresse sans seconde,
Me voici solitaire au monde,
Sans Dieu, sans amour et sans toi.

XXXII

ADIEU

Je ne sais plus si je vous aime...
Vous m'avez si bien fait souffrir,
Et si longtemps, que mon désir
A comme honte de soi-même.

Feindre avec vous? Je ne pourrais.
Ce serait mentir à mon âme.
Mais n'aimer en vous qu'une femme?
Ma Muse, je vous trahirais!

Une lassitude infinie
Envahit mon être, à songer
Que je demeure un étranger
Près de celle qui fut ma vie.

Vous m'oublierez : un simple ami
Pour une femme est peu de chose,
Et la tendresse qui s'impose,
D'un amant fait un ennemi ..

De cette fierté qui s'étonne
Passez-moi le troublant aveu...
Je sens qu'en vous disant adieu
C'est tout mon cœur qui m'abandonne.

XXXIII

D'illogisme et de dévouement,
Dans son zèle ardent et dément,
L'inconscience de la femme
Se nourrit généreusement.
La Nature étant le tourment
Où son cœur s'avoue et se ment,
Ce foyer veut toute sa flamme !
Et, sans souci d'un rude amant,
Ni de l'Ordre humain qui la blâme,
Elle livre à l'instinct son âme
Avec son corps, éperdûment.

XXXIV

Jamais rude leçon de logique ou d'honneur
N'éloigna d'un homme une femme.
Elle connaît trop bien son âme
Pour ne mépriser point l'âme de son flatteur.

Toujours grisée un peu de sa chère faiblesse,
Elle va, pourtant, elle court
A l'âpre chaleur de l'amour,
Quand sous la brusquerie elle sent la tendresse.

« Trop de respect souvent masque un dédain poli,
Pense-t-elle, et soupirs de mâle
Ne cachent qu'impudeur brutale
Ou délicat mensonge... » Et tout est accompli.

XXXV

Le Plaisir est une surprise.

Le chercher trop, c'est s'égarer toujours...

Pour une âme d'amant sujette à des retours

Et devant l'Amour lui-même indécise,

Le fleuve de la vie est changeant sous la brise,

Sur son rivage et dans son cours ;

Tout est rencontre à convoitise,

Tout est prétexte à de nouveaux amours.

—

XXXVI

Saisir la cause de son mal,
C'est presque en dénouer l'étreinte ;
Un tourment devient moins brutal
Que berce l'écho de sa plainte.

Garde-toi du dépit amer :
La douleur tente l'espérance.
Le seul dédain sied au cœur fier.
Toute haine vient d'ignorance.

XXXVII

Isolement, triste ami du danger,
Dont le rêve inquiet côtoie
Le mystère et souvent s'y noie,
S'il t'advient un bien passager,
Ne sois pas seul, ô mon frère étranger,
Pour en porter allègrement la joie.
L'âme est ailée et tout excès la ploie...
Comme un secret, un bonheur n'est léger
Qu'autant qu'on peut le partager.

XXXVIII

Sainte douleur, vertige, abîme,
Abandon dans le désespoir,
Egarement sourd et sublime,
Ivresse aveugle qui sais voir !

L'âme humaine a tout son génie
Dans ta nuit et dans tes éclairs,
O douleur, sauvage harmonie
Qui rythmes tant de maux soufferts.

Raison farouche, plus sereine
D'ignorer ta sérénité,
La vie est par toi souveraine,
Douleur, ô suprême beauté !

XXXIX

Sur le rythme de la douleur
Toute joie humaine est bercée ;
Le songe attendrit le labeur ;
L'amour assouplit la pensée...
C'est l'huile étroitement pressée
De l'arbre de paix et d'honneur,
Qui donne sa vive lueur
A la lampe, et sa chaude haleine,
Et, lorsqu'il entre dans l'arène,
Pénètre et revêt le lutteur
De force brillante et sereine.

XL

A qui cesse la lutte, Amour ferme son livre.
Jouir n'est pas aimer puisqu'agir n'est que vivre.
Toute saine énergie attend du seul effort
La seule volupté qui jusqu'à l'âme enivre.

Car le repos enlise et le bien-être endort
Dans l'épuisant sommeil qui lentement délivre
De l'ennui de vivre,
La mort.

XLI

Puisqu'est la volupté si brève
Après si lent effort d'amour,
Réfugions-nous dans le rêve.

Là seulement est le recours ;
Là règne l'unique tendresse
Qui sache durer plus d'un jour.

Nulle illusion ne progresse
Que si c'est la réalité
Qui l'engendra de sa détresse...

Ainsi, tout songe de beauté
Que n'a pas nourri la souffrance,
Doute d'avoir bien mérité

De la vie et de l'espérance.

XLII

Le seul rêve digne du rêve
Et que rien, pas même la mort,
 Courte trêve,
N'enlève, n'affaiblit, n'endort
 Ou n'achève,
Le seul rêve à qui rien n'enlève
Rien de son palpitant essor,
C'est toi, douce Espérance d'or,
 Frêle et brève,
Mais vivace en face du sort,
Sitôt que te nourrit l'Effort.

XLIII

Bon sens, esprit de la raison,
O solide amitié des âmes,
Amour sans bandeau, parfum sans poison,
Vigilant foyer dont les flammes
N'épuisent pas tout le charbon...

Pilote aux yeux profonds, d'un voilier qui navigue
Contre l'orage, insoucieux du port,
Compagnon prudent dont le cœur prodigue
Réclame sans cesse aide ou réconfort,
Oh ! l'économe magnifique
Qui sait faire à l'homme son sort
Moins fatal et moins pathétique,
Mais plus humain devant la mort...

XLIV

Pourras-tu donc jamais te résigner, mon âme,
A ne pas voir céder à ton premier désir
Tous ceux sur qui ton cœur, vers son tendre plaisir
Seulement obstiné, de l'Amour se réclame ?

Quel stérile tourment t'inflige ton orgueil
Fasciné par un bien que ta raison dédaigne...
Hélas ! et faut-il donc que ton effort l'atteigne
Pour te faire trouver le dégoût sur le seuil.

XLV

Essayons du repos, mon cœur ;
De l'oubli, ma fierté jalouse,
Et toi, mon âme, du bonheur !

Tu n'avais donc rêvé jamais
De trouver la paix pour épouse,
Mon pauvre esprit — par qui j'aimais ?

L'obstiné poison du tourment,
Sa leçon vaine, ô ma pensée,
Était donc tout ton aliment ?...

Ah ! pour te fixer sans retour,
Que ta douleur est insensée
Qui veut le calme, ô mon amour,

Ma décevante fiancée !...

XLVI

Si tu veux être fort, crois-moi,
Sache renoncer à la femme!
Tout devra s'écarter devant ta bonne lame
Trempée, au clair soleil, d'air vierge et de vent froid.

Sache, l'ayant connue, oublier son image,
Le parfum de sa chair, la douceur de ses yeux,
Sa tendre voix, son clair visage,
Ses airs de sentiment qui te font soucieux...

Alors, comme un flambeau portant ton âpre sève
Dans un corps affranchi des langoureux désirs,
Aux rythmes de l'Effort tu soumettras ton rêve,
A ta royauté tes plaisirs.

XLVII

La Raison, n'est-ce pas la coquette un peu mûre
Qu'on finit par trouver plus sensible et plus sûre
 Que la jeune et naïve amour?...
 Bien certaine d'avoir son jour,
 Elle retient dans l'habitude
Les désirs assagis par moins d'inquiétude,
 — Et plus las à chaque retour
 De l'assaut chaque jour plus rude
 Du tendre et tyrannique amour...

XLVIII

Hélas ! n'êtes-vous pas les mêmes,
Toutes, partout, depuis toujours ?
Et nous, sots rêveurs de poèmes,
Valons-nous mieux que nos amours ?...

Vous préférez l'angoisse brève
De nous sentir souffrants par vous,
Au dépit de voir tant de rêve
S'exhaler à d'autres genoux.

N'aimer point, causer le martyre
D'un mendiant de volupté,
C'est bien fâcheux ; le perdre est pire :
Il affirmait votre beauté.

Eternels dupes que nous sommes,
A croire aux droits de notre cœur...
Ce bonheur que cherchent les hommes
N'est qu'en l'attrait de la douleur.

XLIX

L'air est de cristal sous les arbres.
La lune froide épand du ciel
Aux sapins le givre et le sel,
Et fait les blancs bouleaux de marbre.

Comme un étincelant joyau
Qui pend au cou de la nuit pure,
A travers la frêle ramure
Je la considère là-haut.

Les bruits lointains que plus limpide
La brise apporte plus profonds
Montent comme un hymne où répond
La vie à l'angoisse du vide.

Tout est sonore, éclatant, bleu,
Clair de la vie universelle;
Les lueurs qui d'en haut ruissellent
Confondent la neige et le feu.

Ce pendant, l'âme se recueille,
Se contemple et s'attriste aussi
A se voir devant l'infini
Frissonner comme cette feuille,

Cette feuille qui sous les cieux
Jouit de la lumière heureuse
Et qui, sans faire l'orgueilleuse,
Est autant qu'elle œuvre de Dieu.

L

Sunt lacrimæ rerum...

Effeuille sur l'eau cette rose
Où sourit l'éparse beauté
Que prête aux éphémères choses
Le vain reflet des voluptés;

Mais que gardent tes mains distraites,
D'un toucher aux baisers furtifs,
Un peu de la langueur secrète
Dont le néant même est plaintif.

LI

La rumeur du train qui passe
A l'horizon matinal
Perce, stridente et fugace,
Le fin brouillard inégal
Que le clair soleil efface...
Oh ! les bruits frais de l'espace
Dans l'automne de cristal !

Le givre argente les plantes :
Il a gelé cette nuit.
Mais le bon soleil qui luit
Sur les feuilles frémissantes,
Dardant ses flèches croissantes
Jusqu'au cœur glacé du fruit,
Emplit de flammes dansantes
Mon cœur qui s'épanouit.

LII

CONNAIS-TOI

O toi qui sais juger impitoyablement,
Flétrir même un prochain mourant pour sa maîtresse,
Cynique homme d'amour, dis-moi, mon pauvre amant.
Quand il s'agit de toi, pourquoi tant de faiblesse ?

Ta vanité de mâle, au jeu des passions
T'exalte, et te revêt de la triple cuirasse ;
Mais aimes-tu ? Le doute et ses mille aiguillons
Découvrent ta chair nue à la plus vive place.

Et pourtant cet amour douloureux qui t'enfièvre,
A ta folie un jour substituera l'oubli ;
Tu rougiras peut-être à contempler la lèvre
Qui tenait suspendu ton repos à son pli...

Peux-tu donc hasarder sans remords l'imprudence
De condamner le même cœur qui vit en toi,
— De qui toute la force est son outrecuidance,
Et l'insécurité de ses charmes, la loi !

—

LIII

Va, ne plains pas les heures écoulées
A vainement courir après l'amour.
Quel autre objet les eût mieux consolées !
Quel sûr bonheur eût fixé plus d'un jour
Ces éternelles exilées !
Elles seraient, aujourd'hui sans retour,
Vers l'inconnu tout de même envolées...

Pour regretter tant d'efforts superflus,
Vois-tu donc pas la détresse profonde
Qui suit l'extase, et la gloire inféconde
D'une jeunesse aux soins irrésolus,
Qu'aucun long espoir ne seconde...
Tu as aimé; ne cherche rien de plus :
Le seul désir fait la beauté du monde.

LIV

Le svelte laurier noir,
Symbole de la gloire,
Au fruit amer comme elle,
Est debout sur le ciel.
Un vol de ramiers blancs,
Quand j'approche, s'élance
Du feuillage morose
Offert à son repos...

Je songe à toi, mon cœur,
Lorsque t'agite, une heure,
L'illusion légère
Aux bonheurs passagers,
A ton laurier d'orgueil
Dont frissonnent les feuilles
Dès que passe et soupire
Et s'enfuit le Désir...

LV

Comme un son que l'écho répète et multiplie,
L'effort doit au renom de prolonger sa vie...
Mais tout s'éteint bientôt, la valeur et le bruit.
De sa brève lueur tremblante et solitaire,
L'Homme a, sans l'éclaircir, traversé le mystère...
Et l'oubli règne en paix sur l'éternelle nuit.

LVI

L'amour est l'âme de la vie,
Sa loi, son immortalité ;
Solitaire, il est la patrie,
Menteur même, la vérité !

Cherches-tu l'ivresse infinie ?
La femme t'offre sa beauté.
Qu'un jour elle te la dénie,
Préfère-lui l'humanité.

L'humanité te manque-t-elle ?
La bonne Nature t'appelle ;
Tu lui réponds par ton transport.

Mais, las du monde et de toi-même,
Rêves-tu l'amour dans la mort ?
Voici Dieu, c'est l'amour suprême.



II

VERS DORÉS

LVII

VERS DORÉS

I

Toute richesse est dans le rêve enclose.
Si courts valent-ils donc qu'on y tende si fort,
Les tristes biens dont la raison dispose...
Imaginer, c'est prendre essor,
Affranchir le réel morose,
Vers l'idéal plier son sort...
— Et goûter l'Ordre est-ce autre chose
Qu'aspirer à plus d'ordre encor!

2

L'oubli, le mol oubli, qu'aiment pourtant les forts,
Ne fleurit pas pour moi dans les jardins d'ivresse.

Plus grave est le plaisir qu'on goûte sans remords :
J'aime à penser à vous qui causez ma tristesse...

3

Le monde est souffrance et l'âme mystère.
Qui sait jamais bien d'où naît la douleur ?
Toute heure du jour, tout lieu de la terre
Peuvent apporter leur blessure au cœur.

4

Sois aimé ! ne crois pas que le cœur se contente
De l'espoir, ni longtemps se donne sans retour...
Que ton désir n'ait point à souffrir de l'attente :
Elle épuise trop tôt le parfum de l'amour.

5

Le plus hautain orgueil vit dans l'amour du Nombre,
Ce réciproque amour dont la Joie est l'essor,
Allégresse du cœur par qui l'esprit moins sombre
Erige en soi le laurier vert aux lances d'or !

6

La nature est la loi du sage.
Pourtant, jusqu'à ton dernier jour,

Tu ne fixeras le visage
Ni de la mort ni de l'amour.

7

La gloire ne va point aux seuls gens qu'on renomme.
Combien l'auront figée en mépris à leur seuil...
Toute valeur puissante impose un jour sa somme.
Excès de modestie est imprudent orgueil.
— Sache assez t'estimer pour paraître honnête homme.

8

L'homme n'a qu'un premier amour.
La femme, chaque fois qu'elle aime,
Sincère comme au premier jour,
Peut ignorer encor l'amour suprême...
Car son amour unique est son dernier amour.

9

Tu ne t'appartiens pas, serf de ta propre ivresse !
L'amour étant ta mesure et ton lieu,
O Homme, qui te dois sans cesse
A toi-même, aux autres, à Dieu...

10

Tu viens prêcher autrui? — T'observant à son seuil,
 Crois-tu bien tes conseils de vertu sans mélange?
 Ta morale commence à ta propre louange...
 Car le son de ta voix t'emplit déjà d'orgueil.

11

La terre devient eau, l'eau devient air, l'air flamme :
 Toute humaine douleur se consume dans l'âme.

12

Ton cœur, ton ennemi domestique, est, en somme,
 Le seul de tes tyrans qui n'ait su varier.
 De tes vains griefs sois plus économe :
 Se fuir est tout le soin de l'homme ;
 Mais toute sa crainte est de s'oublier.

13

Sa sensualité dicte à l'homme son geste :
 Tout généreux essor, né d'elle, y fait retour.
 Pour but il a le beau, mais pour moyen l'amour...
 Les femmes sont l'objet, la Femme est le prétexte !

14

L'amour fait le cœur, ce sujet rebelle,
D'un objet trop cher bientôt l'ennemi,
La femme inconstante et l'homme infidèle...
Mais d'un amant mort peut naître un ami.

15

Oubli, triste présent que l'esprit fait au cœur,
Douloureuse vertu de la vie obstinée !...
Le désir, au jardin de l'âme, est cette fleur
Qui reproche à l'amour de la laisser fanée.

16

Le cœur ne mûrit point : après l'intempérie
Vert encor, c'est un fruit d'éternelle saison,
Qui voit autour de lui jaunir et choir flétrie
La feuille sans vigueur de la courte raison.

17

La science a raison si les savants ont tort.
Apre science, ingrat support

De la triomphante légende !
Savoir, c'est s'apprêter à voir ; la seule mort
Eclaire nos regards : le songe au Vrai commande.

18

Toute la richesse est dans le désir...
Il soustrait le cœur au froid de l'envie,
Recule toujours les fins du plaisir,
Possède le monde et comprend la vie.

19

Pour aimer sans souffrir, pour jouir de ton âme,
Modère ton ardeur à connaître la Femme.
L'amour ? Alcool subtil que n'atteint pas le froid,
Dont le feu peut donner la mort à qui le boit,
Et l'esprit l'exalter d'une immortelle flamme !

20

Le bonheur, ce passant, traite l'homme en ami,
Tant qu'à le retenir l'homme s'efforce à peine...
Las ! il n'aura pas vu s'achever la semaine,
Que sous un autre toit le bonheur n'ait dormi.

21

La femme sait aimer qui se croit nécessaire.
Domptant notre égoïsme avec sa charité,
Tel effort l'entretient au dévouement sincère.
 Mais sa vertu fait sa misère,
 Qui nous humilie en notre fierté...

22

Ouvre aux femmes ton cœur, jamais ta volonté;
N'admet pas leur tendresse au secret de ton âme.
Par un austère esprit ce lieu grave est hanté;
Seule une main virile y garde et sert la flamme.

23

Le Silence et le Temps ont des battements d'ailes
Dont le rythme berceur assoupit tous les maux;
Le plus âpre tourment y goûte un frais repos,
Les plus mornes douleurs des chaleurs maternelles...

24

A son empressement une femme s'éprouve :
Celle qu'on devina, seule vaut qu'on la trouve.

Toi qui veux être aimé, ne livre rien en vain.
Cœur d'homme ou cœur de femme, il n'est qu'un cœur humain

25

D'un vain rêve la Scène est trop souvent complice
Et tout rêve est malsain qui détourne d'agir.
Ses leçons de vertu font souvenir du vice ;
L'imagination ne retient qu'au plaisir.

26

Flatte, pour être supporté ;
Mais pour être aimé sache plaire.
L'aveuglement crée en nous la beauté :
 L'amour, avec la vérité,
N'a que bien rarement affaire...

27

Le cœur régénéré par ton auguste haleine,
Je te salue, Esprit dont vit encore Athène,
Souffle du Vrai qui fis l'air du Beau plus loyal,
Saine réalité, sève de l'idéal !

28

L'esprit ne grandit qu'aux dépens du cœur ;
Il vieillit stérile, il meurt solitaire,
Regrettant l'Amour, sa chère douleur,
Sa foi dans la vie et dans le mystère !...

29

Ivre d'un dévouement qui tourne en perfidie,
La femme, c'est la Mer : elle porte ; elle noie...
Nous masquant sous sa grâce un cœur de tragédie,
Elle devient la haine, ayant été la joie.

30

La femme aime l'amour par ce qu'il transfigure,
L'instinct si fort en elle appelant la beauté.
Le salut de l'espèce est au prix d'un parjure
Inconscient, constant, à la réalité.

31

Consens à souffrir pour atteindre au calme.
Tout contemplateur résigné sourit.

L'analyse austère apaise l'esprit
Des tourments du cœur, et le rafraîchit
Avec le baume, avec la palme.

32

La Mer, c'est notre cœur. — Toujours plus loin ! dit-elle,
Epands-toi ! convié par le vaste horizon
à la charité fraternelle...
Plus prévoyante en son instinct profond,
Moins amante et plus maternelle,
La Terre, c'est notre raison.

33

L'optimisme s'impose. On l'écoute... Il a tort.
Mais pourquoi ne pas croire aux sourires du sort,
si le passage
de ce mirage
eût le visage
du Réconfort...

34

La fatuité, qui n'est que faiblesse,
à toute superbe interdit son seuil.

Mais tout vaniteux de sagesse
pour sa folie est plein d'orgueil.

35

Oh! ta richesse âpre à jouir !
Dans quelle détresse profonde
poursuit-elle en vain le plaisir !
Songes-tu bien que de ce monde
le jeune orgueil est le seul roi,
et ne vois-tu pas sans envie
ce pauvre, moins pauvre que toi,
qui n'a pour vivre... que sa vie.

36

En quoi donc changes-tu l'honneur,
Passion, dès que tu t'y mêles ?
La plus cruelle a tant de cœur
pour maudire ses sœurs cruelles...
Et ton feu jaloux fait si bien
du saint Amour l'amour humaine,
que la meilleure est toute haine
envers qui menace son bien.

37

L'esprit, c'est l'amitié ; c'est la flamme sensée.
Tout son zèle vous laisse un cœur indifférent.
Or, que soit la raison profonde, la pensée
Sublime : une âme humaine aspire à plus haut rang.
Aimer, c'est le génie ! Et l'amour seul est grand.

38

Tel jaloux que sa femme a prétendu berner
en s'offrant aux regards, de manière outrageuse,
se venge d'un sourire : — Elle est moins dangereuse !
J'aime mieux laisser voir que laisser deviner.

39

Fais-toi plus désirer, prodigue de toi-même !
L'estime se mesure au dévouement offert :
Les vertus de l'objet qu'on aime
Grandissent d'autant mieux qu'il s'est moins découvert.

40

On n'a rien que de ce qu'on donne.

Le cœur seul agit si l'esprit ordonne.
Tout bien retourne au bienfaisant.
Mal qu'on a créé jamais ne pardonne...

La paix revient à qui la donne,
La médisance au médisant...
La joie est à qui s'abandonne.

41

Dans son amour blesse une femme,
Elle pourra te pardonner ;
Mais garde-toi bien de l'abandonner
Si la vanité commande son âme :
C'est le seul ennemi qu'on ne puisse enchaîner.

42

Ignore tes vertus, on peut t'aimer pour elles ;
Ne cache point ton vice, on peut t'aimer pour lui.
Jamais telle pudeur, tel courage n'ont nui
A l'essor des désirs fidèles.

43

L'espace est la bonté de Dieu,
et l'éternité sa science :

son juste génie a son lieu
dans sa sereine patience.

44

Sache t'accoutumer à ne voir dans l'amour
Qu'une infirmité passagère
Et tu reconquerras, à la face du jour,
Cette âme orgueilleuse et légère
Que l'indigne douleur d'un désir sans retour
Semblait t'avoir faite étrangère...

45

La seule Invention est celle de toi-même,
Ton Moi reflétant l'univers.
Le génie est un cœur qui s'exalte et qui s'aime
Dans les cœurs qu'il a découverts.

III

LVIII

Soyez durs !...

NIETZSCHE.

Oui, soyons durs ; oui, la faiblesse
Pour la faiblesse est sans pitié.
La force a seule sa tendresse...
Le prestige de la jeunesse,
Dans l'arrogance est tout entier.

Son vêtement, fait d'une étoffe
Soyeuse et souple, au dur tissu,
Fascine à plaisir la vertu...
Mais, au regard du philosophe,
La jeunesse est du temps perdu.



LIX

Cette paix de mon cœur?... — C'était ta mort, mon âme!...
La douceur du répit et du premier sommeil
A peine avait fait place aux morsures de flamme,
Que tu croyais renaître en un songe vermeil.

Mais ta douleur était une compagne amie,
Un mal ancien dont tu redoutais de guérir...
Te voilà maintenant seule devant la vie,
Tu souffres de ne plus souffrir.

Qui te conseillera, pauvre âme, en ta détresse?
Qui te rendra l'espoir, cette vertu des forts,
Et la foi dans l'amour, suprasensible ivresse
Qui fait communier les vivants et les morts?...

Or, d'une voix timide et tout ensemble fière
Surgit le douloureux accent, à mon côté :
— C'est moi, la Patience, infatigable mère
Du Héros, génie ou beauté!

LX

BREVIS ESTO

Sois bref et sois concis pour que tavoix pénètre.
C'est la grande vertu de l'art et de l'esprit.
Ne déclame jamais, c'est chercher à paraître :
L'être s'exhale dans un cri !

Développe le moins que tu pourras : le Style,
Comme l'expérience, est sobre, amer et fort ;
C'est un vin dépouillé... Surtout, reste indocile
A l'éloquent appel trompeur de ce feu mort,
Ce charbon mal éteint et rouge d'un faux or
Qu'est la rhétorique stérile.

Plus longtemps que ce vain brasier,
Le feu-follet d'un cœur sensible
Touche le souvenir et demeure visible
Au regard du songeur altier.

Que ta voix jaillissant comme flèche à la cible,
 Au départ bref, au vol flexible,
 M'évoque, rythmique en ses bonds,
Le brusque, l'imprévu, l'argenté coup de queue
 De la sirène éclaboussant l'eau bleue,
 Et m'entraîne aux gouffres profonds !

—

LXI

Ne t'enorgueillis pas, si surtout elle est belle,
de celle qui sort à ton bras.
— Ta maîtresse? — Elle fut à d'autres infidèle.
— Ou ta femme? — On te la prendra.

Rappelle-toi le sourd dénigrement d'envie
qu'hier t'inspiraient tes pareils...
Ne t'enorgueillis pas! quand même ton amie
flamboierait comme le soleil.

—

LXII

Tous les corps froids que fait plus froids encore
l'oubli du monde au fond de leurs tombeaux,
rêvent du jour chaleureux et sonore
qui les a vus jeunes, vaillants et beaux.

L'amour n'est plus à leurs yeux sans prunelles
que sot mirage issu d'un faible cœur...
que serait doux à leurs nuits éternelles
un cher regard où reprendre vigueur !

Toute richesse apparaît dérisoire
aux pauvres morts glacés dans leur linceul,
et le parfait mensonge de la gloire
les rend jaloux de l'humble obscur et seul ;

Mais tant d'oubli fait leur âme assouvie
d'un tel dégoût du désir, de l'effort,
qu'ils croient encor préférer à la vie
le froid silence où les berce la mort.

LXIII

Amour sans désir est tyran suprême.
L'orgueil solitaire en subit la loi,
Habitude? Egoïsme? On se connaît, on s'aime,
Et jusqu'à sa tristesse on tient à tout de soi...
Or, toute charité vit d'espoir et de foi...
Mais qui s'est jamais lassé de soi-même?...

—

LXIV

Ta lyre est un doux fruit d'amour,
au brillant incarnat, à la pulpe irisée,
qui reflète l'éclat du jour,
plein de soleil sous sa dentelle de rosée.

Quand tu t'aigris au goût amer
que la vie en passant te jette avec sa cendre,
tu le presses comme une chair
pour sentir l'heureux sang jusqu'à ton cœur descendre.

Un chant monte de la liqueur
où dans l'ombre a mûri ta sage patience...
Et le plus insolent moqueur
se tait pour s'enivrer au vin d'expérience.

LXV

Aveu, seul recours de l'angoisse
A l'énergie, aveu du cœur
Qui se libère de la peur,
Dans la contrainte qui le froisse,
Et des hontes de la douleur;

Aveu, délivrance de l'âme,
Fenêtre ouverte sur l'espoir,
Aube soudaine en plein ciel noir,
Résurrection de la flamme
Au foyer fumant dans le soir,

Quelle humilité triomphante
Sur tes douces ailes de feu
Tu fais jaillir du cœur, Aveu !
Il mourait de fièvre étouffante,
Il renaît déjà peu à peu.

A la fraîcheur du vaste monde,
Aux souffles de l'humanité,
Il reprend vigueur et bonté.
Voici qu'un sang plus pur l'inonde...
La beauté, c'est la vérité.

LXVI

Sache faire souffrir ton amant s'il est jeune.
Douleur en pleine sève irrite le désir...
Mais prends garde à ces cœurs résignés au soupir!
Songe comme, d'espoir contente à se nourrir,
La froide Expérience est sobre, encline au jeûne,
Et, plus prudente à s'y laisser faillir,
Fuit les vains troubles du plaisir.

—

LXVII

Pauvres lettres d'amour, tant que vit le bonheur
 Qui vous emplit de sa douceur,
 Songe-t-on même à vous relire?...
 Mais dans quelle amère ferveur
On vous recherche, et de quel regard qui soupire !
 Dès que n'est plus le tyrannique empire,
 Qu'un passé sans retour,
 Pauvres lettres d'amour,
 Témoins glacés de son délire...

LXVIII

L'ami que tu loueras devant d'autres amis
L'apprendra plus tard, c'est chose certaine,
 Que tes ennemis
 Ne sauront ta haine.

Mais celle dont ta voix, trahissant ton amour,
Aura devant une autre affirmé qu'elle est belle,
 Celle-là, par aucun détour,
 N'en aura jamais la nouvelle.

LXIX

L'image de la Mort, qui rattache à la vie,
Fait l'amour moins soumis aux ferments de l'orgueil,
Assainit le désir, éteint la jalousie,
Montre à l'humilité son hypocrite écueil.

Elle distrait l'amant sensible de ses peines
Tant qu'il a ce grand bien, la lumière du jour ;
Et, ramenant son cœur aux souffrances humaines,
L'image de la mort rassérène l'amour.

LXX

L'oubli repu succède aux caresses impures,
La santé sensuelle ignorant le remords :
Le baiser des amants peut finir en morsures ;
Leur passion les suit au delà de la mort.

Car l'homme à la douleur doit l'amour, l'être même.
Le désir sait souffrir qui tend à la beauté...
Mais sa possession ne tient la paix suprême
Que de l'allègre effort d'une humble charité.

LXXI

Le grand mystère est dans l'amour.
Connaît-on, hors lui, force obscure
qui ne cède au regard du jour
et que ne livre la nature ?

Rien ne reste longtemps secret
de la vaste candeur du monde ;
l'âme dans l'ombre ne s'abstrait
que pour en ressortir féconde.

L'amour seul abrite les lois
et l'infini de sa puissance,
sous la faiblesse de sa voix
et la force de son silence.

Commandant à la volupté,
il fait le désir salutaire...
Dans sa sagesse est la beauté,
dans son ivresse est le mystère.

—

LXXII

VIRTU

Ne donne rien, de ton cœur même,
Qui ne soit payé de retour.
Tout effort attisant l'amour,
Tout aimé doit cacher qu'il aime.

Si l'humble atteint la paix suprême,
Son triomphe, hélas! n'a qu'un jour.
A trop prompt accueil désir sourd.
L'obstacle, voilà le problème.

— Rude orgueil, tyran redouté,
Toi seul entretiens la fierté
Par quoi l'amour se perpétue ;

Pour l'honneur de l'humanité,
Toi seul, qu'il crée, inspire ou tue,
L'exaltes jusqu'à la beauté.

LXXIII

Hâte-toi, la beauté passe ;
Cueille l'amour à pleins bras ;
Jamais plus tu n'étreindras
Ce désir ni cette grâce.

La jeunesse est un rayon
Flottant sur la chair mortelle.
L'âme à peine en jouit-elle,
Le cœur en sent l'aiguillon.

L'homme pourtant se consume
A ce mirage lointain,
Et sans rebrousser chemin,
Les yeux troubles d'amertume,

Il fixe, au ciel insensé
Des félicités humaines,
L'astre dont les flammes vaines
Ne réchauffent qu'au passé.

—

LXXIV

La pure Idée, où s'obstine l'esprit,
A son regard oppose plus de voiles,
Que la nuit jamais ne couvrit
D'épais nuages les étoiles.

Le sage toujours s'est trop tôt vanté
De faire l'amour à son inconnue...
Quel amant de la Vérité
A pu l'étreindre toute nue!

LXXV

La bonté jouit la première
Du bonheur qu'elle va donner.

A voir son heureux s'y abandonner,
Un souci déjà la tire en arrière.

Mais que son ingrat s'y donne carrière
Elle a peine à se pardonner.

LXXVI

La sagesse qui hait le vice
Reste indulgente aux vicieux ;
Mais le mépris de la Justice
Te suit, morne avaricieux.

Résigne-toi, mon bon apôtre,
Si savant du tien et du mien :
C'est en faisant le bien d'un autre,
Qu'on éprouve son propre bien.

Quand tu refuses confiance
A l'amour désintéressé,
Ne crois-tu pas, en conscience,
Que tout t'est dû, pauvre insensé ?

Mais que ta richesse peu sûre
A peu de puissance, en effet...
Le plaisir du bien qu'on a fait
Est l'unique bonheur qui dure.

—

LXXVII

Parle peu, mon ami, tu t'en trouveras bien.
Ton verbe est d'autant plus à toi que moins sonore...
Or, il faut qu'aujourd'hui ton déjeuner ignore
Le dîner de la veille, — ou tu n'es libre en rien.

Tout ce stérile effort pour la sotte fumée
D'inscrire, en quel souci d'exagérations!
Au tableau panaché de tes relations,
Un gibier d'après tout si mince renommée.

Que voilà donc modeste et pauvre vanité,
Au prix de tant de ruse et de diplomatie....
Reste secret, chacun plus discret t'apprécie.
Le silence, mon cher ? mais c'est la liberté !

LXXVIII

Montre ta pensée et cache ton rêve.
Comprendre n'est rien auprès de sentir.
De vivre son cœur l'ivresse est si brève!
Tu peux réserver ton bien sans mentir.

L'âme ne connaît qu'au secret du songe
Toute liberté de vie et d'amour.
Garde ton mystère, homme, et t'y replonge,
Pour te réparer de l'éclat du jour.

LXXIX

Mal d'amour, sourd ferment de vie,
Né du désir et de l'envie,
Qu'un seul regard peut apaiser,
D'où s'attendrit la jalousie
Et que rafraîchit un baiser ;

Mal d'amour, unique martyre,
Dont la mémoire fait sourire
Quand lui succède le bonheur,
Mais dont si vivant fut l'empire,
Qu'on en regrette la douleur ;

Mal d'amour, qu'on chante ou blasphème,
Tant que ne s'est au cœur uni
Un objet par l'espoir béni,
N'es-tu pas la vie elle-même
Dans son tourment de l'infini !...

LXXX

Oh! cette ivresse qui pressent
On sait trop quoi de suprême !
Fièvre pure et qui fait le sang
Doux à souffrir de ce qu'il aime ;

Qui fait le cœur vers l'Absolu
Tremblant d'une attente sacrée,
Impatient d'être l'élu
D'une joie encore ignorée !...

LXXXI

Ame, mon âme, que fais-tu,
Comment vis-tu sur cette terre?
N'as-tu donc que cette vertu,
Ta vertu d'amour solitaire?

L'éternel amour de l'amour,
Tout ton bien, toute ta souffrance,
Où te consomment sans retour
Egoïsme et désespérance...

Crois-tu donc t'acquitter ainsi
De ta dette à la loi du monde?
N'est-ce pas cet ingrat souci
Qui fait la douleur inféconde?

Ame, mon âme, sors de toi
Pour te reprendre à ton essence :
L'amour n'est grand que par la foi
Dont l'haleine est la Vie immense.

—

LXXXII

Il est des mots sacrés par l'aimant des prières ;
Les siècles en ont fait le mystère puissant.
Comme l'éclair de feu qui dort au cœur des pierres,
La foi sait leur ravir le sens éblouissant !

Or tout verbe, en son sens, reproduit le miracle
Du parfum de la fleur, ce miracle éternel.
Le Temps des mêmes mots implore un même oracle...
Le plus grand mystère est dans le réel.

LXXXIII

TANTUM ERGO...

Quand on a tant erré, tant cherché, tant souffert,
un jour vient, calme jour de douceur résignée,
qu'on sourit à la mort, le front haut, l'œil ouvert,
tout surpris de l'avoir si longtemps dédaignée

Et dès qu'on entrevoit l'immense apaisement
qu'y gagnent sans effort tant d'inutiles peines,
on n'a plus que pitié pour l'obstiné tourment
que nourrissait l'orgueil des amours et des haines.

On se souvient alors, le cœur moins irrité :

« Ce monde m'était-il de tous ses biens, avare?... »

Que de bontés, hélas ! méconnut ma fierté... »

— La mort fait tant aimer ceux dont elle sépare !

LXXXIV

Sans vaillance à ses propres yeux,
Sans honneur quand elle s'écoute
Dans le tréfond mystérieux
D'une âme sans cesse en déroute ;

Cédant toujours à son instinct
Du confus et de l'indistinct,
Du troublant et du délétère,
Du complexe et du dissolu,
La femme ne pardonne guère
A qui l'aime pour sa vertu.

Mais subissant, cœur ingénu,
Jusqu'à tressaillir à son verbe,

Les raisons d'un vainqueur superbe,
Elle méprise le vaincu
Dont elle foule, comme l'herbe,
L'humilité, — sous son pied nu.

LXXXV

Comme l'arbre à fruits, le génie
Veut qu'on l'ébranche en sage économie,
Qu'on l'étaye et l'arrose, et qu'on l'arrose encor.
Féminin de nature, il est mâle d'essor.
Un double sexe en fait la verdeur infinie.
Et, dans sa lente et féconde harmonie,
L'un par l'autre, la vie et l'esprit, sans effort,
Se conjurent contre la mort.

LXXXVI

Le monde est ignoble. Ah ! ma pauvre enfant !
Tolère l'horreur de sa rhétorique
Qui, nommant tout chaste un antiphysique,
De tout délicat fait un impuissant.

Le monde est pervers, car l'homme est méchant.
N'admettant l'honneur que vertu publique,
Chacun juge autrui selon sa pratique...
Le monde est stupide... Accommode-t'en.

LXXXVII

Oh! l'épouvante de la mort!
Qui n'en est pas hanté sans cesse?
L'action, l'amour, la jeunesse,
L'esprit pur, le cœur sans remord?...
Mais qui donc vit, qui donc est fort
Sans ce ferment de sombre ivresse!

—

LXXXVIII

La force à la faiblesse, un jour
Et pour jamais, rendit les armes,
En créant, au nom de l'amour,
Le divin préjugé des larmes.

Alors, à l'austère vertu
La pitié faisant violence,
La douleur stoïque se tut
Dans le plus éloquent silence.

LXXXIX

Sature-toi d'amour si tu veux t'en guérir :
L'amour ne se survit qu'à travers la souffrance ;
Si l'attente parfois affaiblit l'espérance,
C'est la privation qui nourrit le désir.

L'amour, l'amour vivace est libre et solitaire.
L'esclavage convient au désir sans fierté.
La paix, dans l'habitude, épuise la beauté ;
L'espoir, dans la douleur, entretient le mystère.

XC

Dans l'étui d'ébène aux fermoirs d'argent,
un stradivarius soupire :

— « Mort, l'artiste-roi, naguère indigent,
à qui j'avais donné l'empire ;

Et sous cet étroit cercueil outrageant,
muette, l'âme de la Lyre!...

Mais la flamme couve encor, s'insurgeant
contre un irrésigné martyr... »

Ce fier violon qu'étreint la rigueur
d'un dédain qui l'emplit de honte,
ce beau violon vibrant, c'est ton cœur.

Ta gloire d'aimer finit donc si prompte?...
Espère ! Et vive la douleur

par quoi le désir à l'Amour remonte.

XCI

Toute l'Italie est dans ces cloches
Qui, soir et matin, m'encensent le ciel.
Leur élancement sempiternel,
Dont la nostalgie est comme un appel,
Les fait palpiter en moi toutes proches...

Toute l'Italie, avec ses rêves,
Sa mélancolie et sa gaiété,
Ses chants du labour des flots et des grèves,
Ses angelus de volupté,
Toute l'Italie et sa beauté
Flotte et rayonne sur les ondes
Lucides, légères, profondes,
De ces sirènes du ciel bleu,
Qui pour nous bercer du peu que nous sommes
Parlent de la terre à Dieu
En parlant du ciel aux hommes.

XCII

Douceur d'automne sur les champs,
Sécheresse languide et pure,
Qui rends sous les bois plus touchants
Plus sonore chaque murmure ;

Beauté d'adieu qui fais vibrer
Toutes les harpes de mon âme,
Gravité digne d'entourer
Le suprême amour d'une femme ;

Splendeur dolente d'un déclin
Qui sait tout le prix de la vie
Et laisse dans l'air orphelin
S'exalter sa mélancolie...

Le premier élan de mon cœur,
A chaque retour de l'automne,
Dès que, loin d'un monde moqueur,
Stérile et faux et monotone,

Je reviens, lourd de mon secret,
M'ouvrir à l'éternelle Terre,
Est d'isoler en toi, Forêt,
Un durable amour solitaire,

Qui ne voudrait, n'entendrait rien
Au-delà de ta paix hautaine...
Mais, déjà, l'entends-je aussi bien ?
Quelle est cette rumeur lointaine ?

En toi, là bas vient de chanter
La voix du monde... Ah! l'écho rude !...
Quel amour t'a su résister,
Froide et sonore Solitude...

XCIII

O villes du passé, douces agonisantes
Qui vivez plus en nous que les cités vivantes !
Tant de larmes, de vos débris, semblent couler,
Qu'il s'éveille un désir, une pitié divine,
Sous l'aimant de beauté qu'expire toute ruine,
De vous prendre en nos bras pour mieux vous consoler.

O reines d'autrefois, ô cités nostalgiques,
Les soupirs patients que vos pierres antiques
Mêlent dans l'herbe verte au murmure des vents,
Touchant l'écho profond de la sagesse humaine,
Font tressaillir en nous la consolante chaîne
Qui relie à jamais les morts et les vivants.

—

XCIV

Tant de choses dont l'esprit songe,
que le cœur se refuse à voir,
où la raison pourtant se plonge
jusqu'à braver le désespoir,

Tant de choses qui contrarient
ce sentiment d'ordre éternel
en quoi nos instincts se marient
avec nos essors vers le Ciel,

Tant de choses s'offrent impures,
mornes de si peu de beauté,
et plient d'humbles créatures,
parfois, à telle indignité,

Qu'il faut honorer les Poètes,
ces porte-flambeaux du grand jour,
clairvoyants comme des prophètes,
bien qu'aveugles comme l'amour,

Et les bénir, ces fronts candides,
souriants au monde pervers,
de garder jusque sous les rides
leur indulgence à l'univers.

XCV

Ne cherche pas les mots d'amour.
Le plus grand bonheur est silence.
Un cœur surpris, sans qu'il y pense,
S'est déjà livré sans retour.

Rien ne prévaut contre les charmes
Qui font deux êtres des amants.
Tout les unit, jusqu'aux tourments
Que viennent rafraîchir les larmes.

Or, toi qui soupiras en vain,
Fût-ce un jour, fût-ce une heure même,
Tu peux t'enfuir : celui qu'elle aime,
D'un regard a troublé son sein.

XCVI

Le temple de ton corps, mon amante éphémère,
M'a vu recueilli devant ta beauté...
Car sentant tout l'amour par ton être exalté
Rayonner en moi, pauvre sœur amère,
Et m'estimant, sans volonté,
Le jeu d'une indigne chimère,
Ironiquement transporté,
J'ai subi la douceur de ta sincérité...

Mais va, console-toi dans ta chair de misère :
Ton cœur, fait de tendresse et de simplicité,
Ton cœur ne s'est pas cru par l'orgueil racheté !
Plus lâche est la faiblesse où le désir m'enserre.
Je le sais, j'en rougis... Hélas ! en vérité,
Suis-je digne de toi, cher être, âme sincère?...
Car, devant l'Ordre nécessaire,
Dieu pardonne ta honte à ton humilité.

XCVII

Qui connaît-on? Se connaît-on soi-même?
Oh! cette nostalgie âpre de l'inconnu...
Cette langueur qui bâille à l'imprévu,
Ce besoin d'être aimé du dernier survenu,
Hormis de celui qui vous aime;

Et ce dégoût d'autrui, ce furieux retour
Au tête à tête avec son âme,
Pour maudire à l'aise la femme
Et se jurer bien libre de l'amour;

Puis soudain cette lassitude,
Pire encor, de la solitude...

Qu'essayer, alors ? — Un peu de bonté,
Un peu de foi, par plus de vie.
Dans l'allégresse est toute vérité ;
La sainte Joie exclut l'envie,
Et, l'erreur unique étant l'inertie,
L'Action, c'est la charité !

XCVIII

Mon âme rit au jour, mais sourit au mystère.
La Clarté qui rayonne humanise la Terre,
Mais un ciel radieux vit au fond de mon cœur.
Cette obscure tendresse est plus chaude à mon âme
Qu'au monde son soleil avec toute sa flamme,
Et toute sa lueur !

—

XCIX

O gaité du Héros, sain de corps, jeune d'âme,
Subtil devant la vie, ingénu dans son cœur,
Impassible au péril, sans trouble à la douleur,
Mais ému de tendresse au charme de la femme ;

Fermeté du Héros dans l'amour et la mort,
Simple vertu des purs, forte douceur sereine,
Avez-vous déserté si bien la race humaine
Que même croire en vous semble un stérile effort ?

C

Quelqu'un t'a discuté, pauvre homme, et tu te fâches,
Et c'est là ta philosophie en vérité?...

N'as-tu pas bu ton cœur jusqu'à satiété?

Qu'apprendras-tu de toi que déjà tu ne saches?...

Peux-tu donc ignorer, si tu sais lire en toi,
Que le blâme d'autrui vivait déjà plus proche
En toi-même... Sois franc, reconnais ce reproche
De tes doutes secrets, de ta mauvaise foi.

CI

Possède ton esprit, n'en sois pas possédé :
 La prudence est silencieuse ;
Vois ton génie en cette amphore harmonieuse
 Dont le fond est si tôt vidé.
La plus sûre beauté reste mystérieuse.
 Ton orgueil lui-même en a décidé
 Dans son impuissance envieuse...
L'aspect de l'Infini n'est qu'à l'humble accordé.

CII

— « L'homme ? disait-elle, ah ! oui, la belle âme
Aux vices constants !...
A croire, ma foi, qu'il sait être infâme
Pour passer le temps !

Nous ne dirons rien de cette feintise
Qu'est sa volonté,
Non plus, n'est-ce pas, de cette sottise
Qu'est sa vanité.

Mais parlons un peu d'une jalousie
Qui le rend brutal...
Pour lui pardonner cette sotte envie
— Qui lui fait si mal... »

Elle avait soudain tu ses lèvres, blêmes
De tant de poison.

Les hommes pensaient, convaincus d'eux-mêmes :
Comme elle a raison !

CIII

VAINES RAISONS

Tu disais vrai, vieux connaisseur des femmes,
Qui, de vingt ans à soixante passés,
Comme les corps ayant jaugé les âmes
Obstinément, vois maintenant assez
D'où leur venaient ces orageuses flammes,
Ces grands serments, ces soupirs inlassés,
Et peux ainsi, sans éloges ni blâmes,
Considérant la Femme entre les femmes,
Nous en tenir tant de propos sensés.

— Son maître unique est celui qui la brise,
Sans la forcer, — serait-ce d'un amant? —
Mais qui la trouble et la charme et la grise,
Sait la convaincre, et l'a déjà surprise
Entre ses bras, avant que seulement
Elle ait tenté de déjouer l'emprise
A revenir de son étonnement...

Dans son désir, dort, tant qu'on ne l'éveille,
Tout l'ingénu de son pauvre secret.
Voici que l'homme, à ses grâces distrait,
Sans défiance, approchant, s'émerveille...
Et quel mystère il prête au seul attrait
D'une douceur (oh! candide à regret)
Qu'à dominer sa faiblesse conseille!...

Triste intérêt des sens et de l'amour !
Le pâle orgueil et la froide avarice
N'offensent pas plus durement le jour
Et la beauté, ces lois de la Justice,
Que tu ne fais, chair d'orage, esprit sourd,
En accueillant tout l'humain sacrifice
Sans rien livrer de ton âme en retour.

Ton âme ? Hélas ! Mais c'est ton cœur lui-même,
Foyer nourri de l'ardeur de tes sens,
Guetteurs toujours, ces pervers innocents,
Et que fit tels, par lâche stratagème,
Ton maître seul, le malheureux qui t'aime...
Mais sois vengée, esclave aux yeux pressants,
Dans ton bourreau, — ta victime suprême.

Or, aussitôt ces devis échangés,
J'en répétais à la femme que j'aime
Les lourds propos — qu'elle trouva légers.
Je l'approuvai, par urbanité même...
Elle, pourtant, déclarait préjugés
Les sentiments de l'homme en ce problème,
D'un ton badin qui prouve tout de même
Qu'ils ne lui sont à ce point étrangers.

Le lendemain, ce m'est autre surprise :
Mon misogyne est l'heureux fiancé
De fille jeune et belle et bien apprise,
Sans avenir mais du moins sans passé,
Et va bientôt la conduire à l'église...
— Ne jugeons pas la Femme ! Sans feintise,
Quel romanesque a jamais surpassé
L'imprévu de son cœur ?... Mais, quoi qu'on dise
De sa duplicité, de sa franchise,
Tel jugement qu'on en ait avancé,
Par elle-même est déjà dépassé.

CIV

FAIBLESSES

Elle me dit : « Vous m'avez prise,
Malgré mes refus révoltés,
Pour me voir d'avance soumise
A l'approche des voluptés ;

« Vous sentiez que l'odeur divine
Du tendre et furieux amour
Faisait haleter ma poitrine
Vers un abandon sans retour,

« Et ma pauvre bouche éperdue
Avait beau démentir mes yeux,
Votre orgueil, me sachant perdue,
M'était miséricordieux.

« Pourtant, ô misère suprême !
Vous saviez aussi que mon cœur
S'étant livré malgré moi-même
S'imposerait à son vainqueur,

« Et qu'une humble chair sans défense
Peut passer, sans trop s'alarmer,
De l'impudeur à l'impudence...
Vous saviez tout... Et vous m'aimez ! »...

CV

REQUIEM ETERNAM

O Morts, vous êtes heureux
D'oublier la vie,
L'orgueil de ses rêves creux,
Sa triste folie !

Que ce repos soit néant,
Qu'il soit récompense,
Vous dédaignez, maintenant,
La douleur qui pense,

L'espoir, fragile à nourrir,
L'honneur, vaine pompe,
Le désir qui fait souffrir
Et l'amour qui trompe.

Vous avez conquis la paix,
O Morts, cette gloire !
Fut-il ici-bas, jamais,
Plus pure victoire ?...

Pour avoir nommé son cœur
Sa raison sublime,
L'être garde la rancœur
De son propre abîme ;

Pour avoir trop exalté
La bonne Nature,
Ecrasé par sa beauté
Dans sa pourriture,

L'homme est plus sombre aujourd'hui
Qu'au printemps du monde,
Quand Cybèle était sous lui
L'esclave féconde ;

Il est plus grave et plus seul,
Sachant que sa vie
N'a bien de toi qu'un linceul,
O terre ennemie !

Et se retournant sans fin
Sur son âpre couche,
Adam, qu'a fait le destin,
Désormais farouche,

Ame sans souci d'un port,
Barque délaissée,
Meurt en léguant à la Mort
Sa morne pensée.

CVI

Au bosquet de Psyché je rêve une colonne
Fruste en son marbre fin sous quelque mousse d'or
Et supportant, léger à son rythmique essor,
Comme un front virginal que ceint une couronne,
Un chapiteau vétuste harmonieux encor...

CVII

... Ton âme a pour patrie unique le silence,
Ta vraie âme, si nue et si grave ici bas !
Hors de la solitude, elle se fuit, hélas !
En l'exil d'elle-même, et sous la défiance
D'un monde à qui son rire a masqué sa souffrance,
Et qui la croit frivole et ne l'écoute pas...

CVIII

RENAISSANCE

Dans le jardin clos de mes rêves,
Une nymphe est entrée un soir,
Svelte parmi les jeunes sèves,
Troublante comme un encensoir.

De sa robe onduleuse et douce,
Elle essorait tel un lys fier,
Effleurant à peine la mousse,
De son pied tendre, frêle, clair.

Les hauts cyprès mélancoliques
S'assombrissaient de sa blancheur ;
L'humilité des véroniques
Jalousait sa simple candeur.

Jamais encore telle grâce
N'avait, à mon verger secret,
De ses pas flottants laissé trace
Ni de son charme à mon regret.

Et dans ses yeux, sous la ramée,
Eperdûment je regardais...
— C'est vous, ma Muse bien-aimée ?
Oui, c'est bien toi que j'attendais !

Ah ! dans le trouble où tu me plonges,
Rien qu'en m'offrant tes pâles doigts,
Ah ! j'ai rejoint mes premiers songes,
Le sortilège d'autrefois.

La voici, l'image divine
Qui règne en moi depuis toujours,
L'ineffable enfant blonde et fine,
Objet de tous mes vains amours,

Cette éternelle Galatée
Aux prestiges aériens,
Par un sort sans cesse 'emportée
Sous les saules virgiliens...

C'était toi, c'est toi, chère vie,
Beau cœur touchant tant espéré !...
Source, ouvre ton miroir sacré,
Fais ma soif d'aimer assouvie !

Oh ! tes bras frais, oh ! ton sein blanc !
Tes yeux purs, ta lèvre de flamme !...
Pourrais-je te fuir, ma chère âme ?
Mon amour, c'est mon propre sang !

CIX

Quand tu m'as dit que tu m'aimais,
Petite fille ardente et sage,
Allait-il bien à moi l'hommage
Du rêve que tu m'exprimais ?

Je te vois si douce et si triste,
Me soupirant ce tendre aveu...
Que n'étais-je assez égoïste
Pour m'en glorifier un peu ?...

Mais non ! Ta jeune âme sincère,
Eprouvant l'âge de l'amour,
S'ouvrait, comme une fleur prospère,
Au radieux baiser du jour,

Et le premier désir vivace,
Audacieux, trouble, opportun,
Qui te bénissait de ta grâce,
Était payé de ton parfum.

CX

Double pétale blanc, fin revêtement d'âme,
Ses deux seins frais et purs ensorcellent ma chair :
Nacre suave, opale au sortilège clair,
Tendres perles de sang sur le corps de la Femme...

O candide et touchant verger de mon désir !
O nymphe humide encor de la source divine !
Je tressaille au grisant arôme du plaisir...
Ses deux mains contenant l'élan de sa poitrine,
La palpitation des ramiers gémissants,
Je m'approche, craintif... Mais à peine si j'ose,
Tremblant du doux vertige où s'affolent mes sens,
Baiser ses petits pieds au frais toucher de rose.

CXI

Oh! l'éveil de la chair, qu'heureusement féconde
Le premier désir accueilli!

Oh! l'ébranlement grave et l'empreinte profonde,
En tout un être enorgueilli!...

Rappelle-toi, mon cœur, ta première pensée...
L'image qu'elle a mise en toi,
A mon Moi toujours impose sa loi.

Fidèle vit mon rêve à la grâce effacée
De sa verdure passée,
Car toujours jeune je la voi.

Ma raison même, à l'Ordre seul intéressée
Reste à son rythme cadencée,
Comme à sa beauté mon émoi.

Et quoique tant d'oublis l'aient, hélas ! offensée,
Elle saura bien retenir ma foi,
Cette éternelle fiancée !

—

CXII

Ah! langueur du printemps nouveau, chère mollesse
Où s'enivre le cœur de sa vaine tendresse,
Content de n'aimer rien qu'Aimer, sans plus d'effort,
Avant de se confondre au troupeau de la mort...

Se fallait-il, ainsi, poser le grand problème
Par qui l'âpre pensée, à chaque fois qu'on aime,
Fait déborder de fiel, comme un vase trop plein,
Le philtre allègre et doux qu'on portait dans le sein...

Volupté de souffrir, amère destinée
D'une âme en son désir éternelle obstinée,
Qui, lasse de l'esprit, pour mieux sentir son cœur,
A tout l'orgueil humain préfère la douleur...

CXIII

Anima forma corporis...

Tout le Mystère est dans la grâce,
L'esprit seul revêtant le corps ;
Le rythme profond de la race
S'y traduit en secrets accords.

Remuant sous la rude écorce
La verte sève du désir,
La grâce est cette souple force
Qui forme en vertu le plaisir ;

Et d'une immortelle jeunesse
Exaltant au cœur le retour,
Elle est le parfum et l'ivresse
De la fleur suprême, l'amour.

CXIV

Tranquille nuit de pleine lune,
Qui fais, du tendre firmament,
Ruisseler sur la terre brune
Cette averse de miel d'argent ;

Nuit féérique, nuit subtile
Qui teins le saule d'azur clair,
D'or léger le bouleau gracile
Et les prés du vert de la mer ;

Nuit apaisante, nuit sereine
Qui me rends mon cœur d'autrefois,
Avec sa jeunesse hautaine,
Ses chauds désirs, ses purs émois ;

Nuit consolante en qui s'approuve
Mon ignorance de jadis,
Candeur d'ivresse où je retrouve
Tous mes ingénus paradis;

A respirer ton saint silence,
Qu'il m'est doux, sous le vaste ciel,
D'oublier l'humaine science,
O Nuit qui m'ouvres l'éternel!

CXV

Quand vous me regardez silencieusement,
Vos grands yeux de bonté noyés dans un sourire,
Tendre cœur inquiet, que pourriez-vous me dire
Qui vaille pour mon cœur ce doux saisissement ?

Sans baisser le regard, j'ose, jusqu'au tourment,
Scruter l'ardent mystère où lentement m'attire
Le vertige du charme en quoi déjà soupire
Un rêve que l'amer désir va consumant...

Car, perdus, tous les deux, dans la muette ivresse
Qui fait irradier, soudaine, l'allégresse
De ce jeune soleil sur nos cœurs déjà vieux,

Nous nous sommes surpris à contempler notre âme,
Vous qui croyez sentir renaître en vous la femme,
Moi qu'un nouvel amour ne fait pas oublieux.

CXVI

Tes mots, tes moindres mots, ta voix, ton souffle même,
Pourquoi si longuement résonnent-ils en moi ?
Quel espace de charme emplit de son émoi
Ce passage furtif du seul être qu'on aime ?

Le retentissement sublime de l'espoir
Met sa fière musique où séjournait la crainte :
Par son approche seule, il vous a l'âme étreinte,
Ce passant attendu qu'on n'espérait plus voir !

Et quel troublant frisson, quelle emprise profonde
Laisse au cœur possédé la beauté qui l'élut !
Rien n'est vivant pour lui des prestiges du monde
Qui ne servent le pacte avec elle conclu ;

Intime pacte issu du lointain de la race,
De la même éternelle humanité d'amour
Qui fait l'impétueux Eros toujours vivace
Dans un sang ébloui par l'ivresse du jour,

Et qui ne prise tant la chaleur de la vie
Qu'en cette horreur du vide où tout l'être jaloux
Souffre, sans volonté, d'une âme inassouvie
Et d'un âpre désir par l'amour seul absous.

CXVII

Ne crois pas qu'elle compte, ah ! la pauvre jalouse !
Au seul prêt de ton corps ton infidélité...
Elle se sait trop bien uniquement l'épouse
 D'un appui de virilité
 Qu'elle a de son âme acheté !
Mais, pour tenter encore, ardente en sa faiblesse,
 De sauver un peu de tendresse,
 Elle feint la crédulité...

CXVIII

Tu m'as guéri de croire à l'esprit de la femme,
De m'attarder aux illogismes de son cœur.
Trop longue expérience allait m'épuiser l'âme :
Par tes soins, me voici de moi-même vainqueur.

Je n'attends désormais de toi que la tendresse.
Change dix fois le jour de desseins et d'accents,
Tu ne changeras rien au charme de faiblesse
Qui te garde mon rêve en te livrant mes sens.

Pauvre petite sœur fragile et sans malice,
Tout ton secret, tous ces mystères superflus
N'existaient que dans ma soumission complice.
Ne t'aimé-je pas mieux en ne te craignant plus?

CXIX

Ah! le point douloureux que sournoisement frôle
le soupçon jaloux qu'on avait cru mort,
qui vous guettait là, derrière l'épaule...
Soudain, par un secret ressort,
L'âpre dépit surgit comme un remords.
et tout l'orgueil reprend son rôle.

Le sombre orgueil, père de l'amertume,
L'infâme compagnon des larmes sans vertu,
La mauvaise torche qui fume,
troublant de sa fuligineuse écume
la flamme limpide au rythme ingénu
dont le tendre essor succombe à la brume...

Toute la chair frémit d'angoisse et de souffrance,
à l'éveil du serpent maudit !
Contre sa morsure elle entre en défense.
contre son venin elle se raidit...
Le malaise ancien l'engourdit ;
Le morne désespoir s'avance.

CXX

— Je porte le poids lourd de mon sexe de femme
Et, contre toi, blottie infiniment,
Je me laisse réconforter avec ton âme,
Avec ton âme, ô mon amant !

Je ne sais plus; je souffre et je pleure misère...
Toi, tu souris, mon maître fort et doux.
L'indulgence est la nourriture nécessaire
Du pauvre cœur qui bat en nous.

Mais tu ne m'auras pas donné plus que moi-même :
A ton esprit s'égale ma beauté !
O vivaces vertus ! Si tu m'aimes, je t'aime.
Et c'est là toute vérité.

—

CXXI

Pardonne à mon désir cette amour obstinée :
J'avais lu, dans ton cœur, toute ma destinée,
Et ta beauté, miroir vivant de l'univers,
Rayonnant sur mon âme, illuminait mes vers.
Qu'ai-je pu, quand battaient tant de poitrines tendres,
Préférer celle-là qui ne peut pas m'entendre ?
N'est-il point douloureux à toi-même, dis-moi,
De feindre l'ironie à qui t'offre la foi,
Et de sentir toujours, femme ingénûment femme,
Le désir de ton sang contredit par ton âme ?...
Ton âme ? Elle n'était, par essence, qu'amour,
Revêtant ta beauté d'un trouble demi-jour
De sensualité mystique, épiniâtre...
Telle cette veilleuse en sa lampe d'albâtre,
Qui n'a qu'à rayonner pour toute la vêtir,
D'une sueur de feu que rien ne peut tarir.

CXXII

Tu n'as vécu que pour l'amour,
Ton cœur n'est qu'un foyer de cendres.
Sa lueur n'eût rien du vrai jour,
dans son éclat ni dans son cours.
— Jeunes rayons et flammes tendres,
puis, sans midi pour les épandre,
un crépuscule sans retour...

Vains espoirs, erreurs insensées !
Ton âme est lourde amèrement
du vide affreux de ses pensées...
Mais peux-tu la fuir ? où ? comment ?
— Pauvre cœur ! quel esprit dément
perpétue en toi le tourment
de tes illusions passées...

CXXIII

O tiédeur, ô saveur, ô fièvre,
Sel épars dans l'éther subtil,
Arôme irritant de l'air mièvre
Où frémit un secret pistil...

Le charme d'une ombre divine
Au galbe frêle et palpitant
A frôlé, tendre, ma poitrine
Et, léger, l'opresse un instant.

Je ne sais plus si je respire,
Tant ce vertige de l'odeur,
Qui me repousse et qui m'attire,
Confond la faiblesse et l'ardeur.

Mieux que l'ivresse, la prudence,
Conseille, lente, la beauté :
Il n'est songe de volupté
Dont l'excès ne lasse et n'offense...

CXXIV

LIBER LIBRO

Du fond de moi je sens ton appel, ô refuge,
O tiède abri, Pensée, endormeuse d'amour,
Où l'instinct trouve enfin son juge,
Et l'esprit pur enfin son jour...

Quand un cœur de désir, trop longtemps solitaire,
A perdu toute force à se laisser souffrir,
Une heure, une heure vient, qu'il ne veut plus se taire
Et cherche un confident qui l'entende mourir.

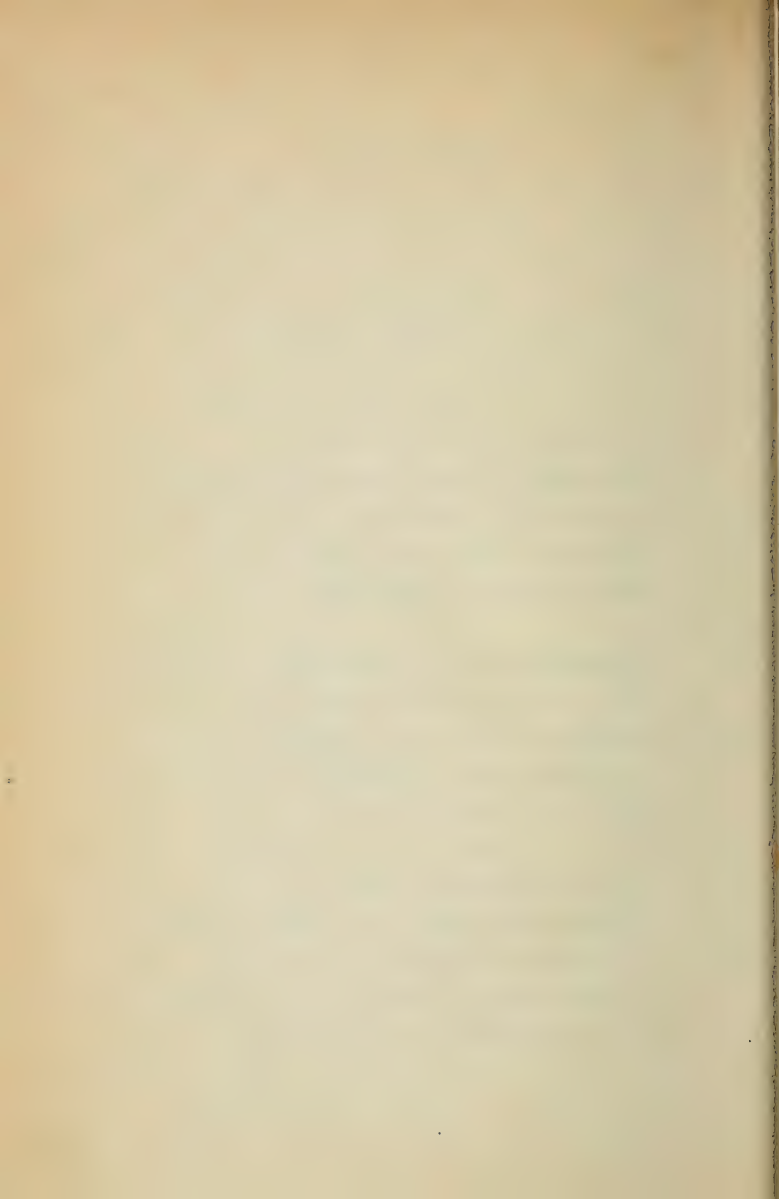
A l'appel muet de sa peine,
Un écho profond encore endormi,
Les mille lèvres d'or de la grande âme humaine,
Les feuillets du Livre ont frémi!...
Et voici qu'au soupir de cette immense haleine
Le pauvre cœur s'est raffermi.

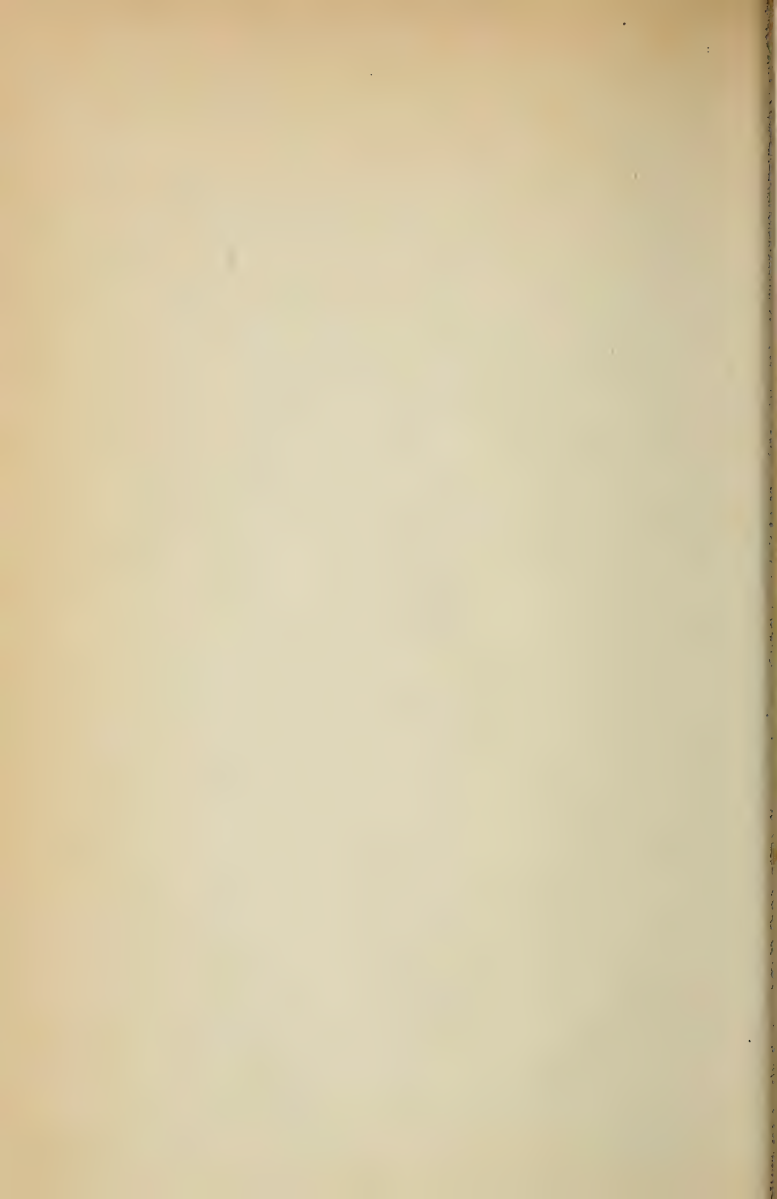
CXXV

Je quitterai, s'il faut, l'amour
Pour mieux réapprendre la Joie.
Le divin Rire aura son tour
Dans cette âme fermée au jour
Et qui du souci fut la proie.

La saine espérance en mon cœur
Rayonnera comme une aurore !
J'eus trop de foi dans la douleur,
Dans cette vertu du malheur
En quoi l'infortune s'adore.

Fi d'une ivresse sans gaité !
Trop longue souffrance est impure...
Toute foi vit de liberté,
Toute science, de clarté.
L'Ordre n'est loi qu'en la Nature.





CXXVI

DE LA JOIE

Toute douleur détruit ;
La joie est jeune et reconstruit.
Toute douleur est passagère ;
Mais chaude, ondoyante et légère,
La joie entoure, anime ; elle fait la beauté :
C'est le rythme d'éternité.

Libre de la pensée impure,
Par qui l'orgueil engendre le malheur,
La joie atteste la nature ;
Elle en est la suprême fleur.
Elle hait cette morte étrangement obscure,
Cette fille de l'homme et de sa volonté,
La Douleur, amère parjure
A l'instinct comme à la beauté.

Tout meurt ; l'âme survit pour recréer sans cesse.
Tout se modèle à son ivresse,
Dans l'Ordre et selon la Beauté.
C'est la forme de l'être et l'immortalité,
C'est la vivante Eternité!

—

CXXVII

Rien ne meurt dans la vie immense ;
Rien ne change et rien ne sourit ;
Tout est morne au regard qui pense ;
L'amour même attriste l'esprit.

— Dans l'éternel retour des choses
Quel repos, Frère, as-tu goûté?...
Ne poursuis pas de vaines gloses :
Le Rythme seul fait la beauté.

Hors son cercle de paix, tout lasse...
Reprends force à cet infini,
Mesure du temps, de l'espace,
Que d'un nom, Dieu, l'homme a béni.

CXXVIII

Le vrai n'est rien, hors de l'abstrait, que vraisemblance,
Mais vraisemblance en marche, en espoir, en beauté!
A la vivante vie une loi de constance
 S'impose-t-elle en fixité?...
 Le vrai, pour notre humanité,
 C'est ce qu'elle peut croire en confiance
C'est le réel sous son aspect d'éternité.



Vérité simple, éclat naïf du vraisemblable,
Conformité de la légende et du réel...
Que cherchons-nous ce diamant au fond du sable
Que trouble et qu'épaissit la vague intarissable
 De l'Histoire au flux éternel,
 Alors que sur la grève instable
 Il étincelle grain de sel!

CXXIX

PÈR CALÈNDO

Cyprès bleus, pins roux, chrysanthèmes,
Roseaux secs au bord de l'étang,
Roches d'or fauve, oliviers blêmes,
Sous un jour frêle au soleil blanc ;

Frissons luisants sur les eaux vives,
Bise d'acier sur les champs morts,
Et, dans le vent, ces voix plaintives
Où Noël met d'humains accords,

Quand, rouge bientôt sous la brume,
L'Astre décline dans le soir,
Faisant de chaque toit qui fume,
Vers l'Éternel, un encensoir...

Le jour mourant s'abîme et sombre,
Suivi de ses cloches d'adieux ;
La terre s'endeuille d'une ombre
D'où le ciel surgit radieux...

Vivant silence dont la lune
Enchante la douceur des nuits,
Mystique fraîcheur, opportune
A nos sens excédés de bruits,

Et s'enivrant de paix sacrée,
Au fluide stellaire et pur
Qui ruisselle de l'empyrée
Par les prunelles de l'azur...

CXXX

Sache être le plus vrai possible avec toi-même ;
Ton art y gagnera plus de sérénité.
Pour bien toucher autrui, lui montrer ce qu'il aime,
Fais-le se voir lui-même en ton humilité.

La seule Vérité convainc sans stratagème.
Sa plus vive splendeur, sa puissance suprême,
Est dans sa nudité.

La déesse n'entend reconnaître qu'on l'aime,
Qu'à l'espoir qu'elle a suscité,
Et ne dévoile sa beauté,
Avant de donner son cœur même,
Qu'au fervent qui l'a mérité.

CXXXI

LUNA SILENS

Glacier de feu, brasier de neige,
Miroir des âmes sans appui,
Phare de songe qui reluis
Aux pauvres cœurs qu'Amour protège,
Comme un refuge dans la nuit ;

Blanche Méduse aux vertes lèvres,
Qui portes sur ton front nimbé
L'ardente pâleur de la fièvre
Et du désir trouble, ô Phébé !

Visage du parfait silence,
Froid, profond, vivant dans la mort,
Doux asile d'indifférence
Où réparer les coups du sort...
Lune sereine ! à toi s'élançe
Mon rêve amer, comme à son port,
Dans sa nef de triste indolence,

—

CXXXII

Ah ! j'ai honte souvent de ce surcroît de vie
Par quoi mes raisons de souffrir,
Dans leur chaude mélancolie
Peuvent s'ignorer l'une l'autre en moi !...
Chacun de ces amours a son ardente foi,
Chacun son âpre jalousie,
Et chacun se croit seul sincère en son désir !...

— Les mystères du sang ?... Combien plus ténébreux
Que tout ton secret, ma pauvre âme esclave !...
Une seule douleur te traverse et te lave ;
Ta raison d'amour fait ton sort heureux.
Et tandis qu'en ton divin trouble
Pour le pur honneur tu saurais mourir,
Le rampant Désir lâche et double
Ne met sa fierté que dans son plaisir...

CXXXIII

Donnez-moi, Seigneur, d'entendre les Causes
D'où concourt le monde à votre beauté :
Ce mystique instinct du rêve des choses
Tempère l'orgueil d'un peu de bonté.

Donnez-moi d'étendre à l'âme des bêtes
Le cœur résigné des pauvres humains.
Donnez-moi de voir sur tant d'humbles têtes
Luire, dans l'obscur, le nimbe des Saints.

CXXXIV

O Beauté, sens profond, pure fleur du silence,
Sourire du mystère, ô muette éloquence
A qui voudrait mon âme arracher son secret !
Même close, ta bouche est toute mélodie ;

Même voilés m'éblouissent tes yeux,
Et tout ton être harmonieux
Répand en mon être anxieux
Le calme et sublime incendie
Dont je cherchais l'extase dans les cieux !

CXXXV

L'Art est un tyran qui vit de nos larmes
Et que nous bénissons de nous en délivrer.
Ce poison de l'amour connaît d'étranges charmes :
Il a l'éclat, l'aimant profond des belles armes ;
 Il blesse sans trop déchirer...
Et la paix du génie est à se libérer
 De ce divin poison des larmes.

CXXXVI

Bras de la femme, ô défenseurs du monde,
sur ses vrais biens sans cesse refermés,
qui maintenez la tendresse féconde
 sous nos orgueils que vous charmez,

Par qui l'amour garde un foyer à l'âme,
hagarde et seule entre deux infinis,
ô vigilants, ô doux bras de la femme,
 rameaux du cœur, soyez bénis !

CXXXVII

Peuplier, platane et cyprès,
fiers témoins de la vie antique,
le rêve m'est léger et frais
sous votre ombre mélancolique.

Subtile et plus allègre encor,
elle tamise la lumière,
quand les sombres sapins du Nord
la font tristement prisonnière,

Et laissant filtrer dans l'amour
par les veines d'or de l'espace
l'harmonieux esprit du jour,
elle l'exalte dans la grâce !

Cyprés, platane et peuplier,
sentinelles du calme songe,
j'ai su près de vous oublier
le vain, l'universel mensonge.

—

CXXXVIII

Savoir unir à la prudence
L'art de ne s'y point renfermer,
Jouir sans hâte et sans souffrance,
Etre aimé quand on sait aimer,

Et sous la grave expérience
Laisser, comme en insouciance,
La sagesse encore charmer...
Tout vient trop tard dans l'existence.

CXXXIX

Dans l'obscur miroir du passé
le présent se cherche sans cesse.
Vains efforts ! Le lac est glacé
d'où surgit l'image traîtresse.
Alors, le regard convulsé
par la sirène qui l'opprime,
c'est l'avenir que l'insensé
cherche au miroir de sa détresse...

CXL

Un peu de bonheur vaut toute la gloire.
Ne cherche donc pas à tromper ton cœur...
L'amour sincère est humble, et transitoire
 Dans sa joie et dans sa rancœur.

Si t'on esprit recourt à l'Art sauveur
 Pour perpétuer sa mémoire,
C'est du seul orgueil que tient la douleur
 Cette revanche dérisoire.

CXLI

Art, ô divin pouvoir de préciser nos songes
Pour les projeter en beauté,
Qui fais sincères nos mensonges
En nous sublimant la réalité ;
Voix unique par qui tout écho se prolonge,
Art, seul secret humain de l'immortalité,
Tu tiens la clef du grand mystère illimité
Profond, rafraîchissant, de la Clarté,
Où le cœur éperdu se plonge
Pour rebondir, plus fort, jusqu'à la Vérité.

CXLII

Oh ! de tous nos Liens le plus fort,
celui qu'on ne lègue à personne,
que la douleur seule nous donne
et que nous arrache la mort,

Mélancolique Expérience,
sois mon réconfort et ma paix !
Par delà tant d'orgueils mauvais
n'es-tu pas l'unique science...

CXLIII

Votre science a tué le Mystère.
Il était proche et du cœur bienvenu,
Même en sa terreur salutaire...
Votre conquête de la terre
L'a remplacé par l'Inconnu.

Adieu, longs espoirs, chère impatience...
Ailleurs, c'est Ici ; Jamais, c'est Demain.
Vous n'ignorez que l'ignorance !
Mais qu'a trouvé votre science
Pour mesurer le cœur humain ?...

CXLIV

Modère tes désirs, Connaissance !
Que ton peu de savoir soit béni.
L'art sincère chérit sa souffrance
Et pieux l'entretient, patience
De n'atteindre jamais l'infini...
Car voici ce qu'apprend la science
A quoi tout l'idéal s'est uni :
Aux limites du beau, Dieu commence !

CXLV

L'Histoire et la Mort, ces deux immorales,
M'ont dit le néant de l'orgueil humain...

Alors, sans flambeau devant mon chemin,
Pour guider mes vœux parmi la rafale,

Instruit par ces deux fausses triomphales
A douter d'hier comme de demain,

J'ai sur le présent resserré mes mains.

CXLVI

Le Rythme, impérieux magicien des âmes,
qui sait insinuer l'apaisante douceur
par les chants de la Lyre et la grâce des femmes,
dans un sang qui s'exalte au cœur,

De l'esprit en sommeil écartant l'ombre impure,
rend sa vigueur au Vrai qu'il a ressuscité...
L'âme, alors, prend pour loi l'idée où la Mesure
a mis son sceau d'éternité.

CXLVII

Que te conseiller, mon frère ?
De quel bouclier t'armer
pour aborder l'art de plaire ?
Au trop fameux art d'aimer,
Ah ! que ne ressemble guère,
prudente, humble et volontaire,
la science de charmer ?...

— La ruse est tout le mystère.

Sache feindre un bien perdu
devant Celle qui console ;
ose, dès qu'il t'est rendu,
passer pour l'amant frivole,
le seul à qui tout est dû.

Pourtant, cœur trop bénévole,
garde-toi de la parole,
ce premier malentendu...

—

CXLVIII

Pour être vain, s'il est sincère,
Tout serment d'amour immortel
Raffermit nos pas sur la terre
Et tend nos regards vers le ciel.

Nul chant n'est menteur qui soupire,
Fût-il même ironique en soi
La libératrice, la Lyre
Ne vibre que de bonne foi.

CXLIX

L'âme devant la mort est cet oiseau tremblant
à qui choir de son nid a fait ouvrir les ailes :
l'orgueil montrait le ciel désert à ses prunelles ;
la douleur tout à coup lui peuple le néant.

—

CL

Ah ! l'attente toujours trompée,
Le plaisir toujours décevant !...
N'écoute pas la mélodie
Que le regret confie au vent.

Redresse-toi comme une épée !
Lame claire à l'acier vivant,
Si l'amour amer t'a trempée,
Nargue la mort, et va devant !

CLI

Pourquoi protester, quand ton âme pense,
Pourquoi clamer tes droits si haut ?
On ne vainc pas l'indifférence :
La seule ironie a le dernier mot ;

L'ironie, état premier et suprême
De la raison et du désir,
Amour savant de ce qu'il aime,
Qui feint de céder pour mieux ressaisir...

Léonard ton roi, Socrate ton prêtre,
Le pauvre Heine ton ami,
Daignaient-ils jamais reconnaître
Au pire envieux valeur d'ennemi ?

Songe que l'orgueil, même légitime,
Cette vertu du cœur humain,
Offense l'homme comme un crime
Sitôt qu'il l'éprouve au cœur du prochain.

CLII

Berceuse de la vie, ô tendre réaliste,
Pour qui rien, hors le don de toi-même, n'existe,

Qui, sous un sein toujours si prompt à réchauffer,
Sais respecter la force avant d'en triompher,

L'homme te raille, ô femme, en recherchant l'ivresse
Où ton mensonge même exalte sa faiblesse ;

Mais, dans l'aveuglement de cette ardeur d'aimer
Où se plaît ton instinct sublime à s'enfermer,

Ne places-tu donc pas, Muse du sacrifice,
Ta générosité plus que haut que sa Justice ?...

CLIII

Va, ne méprise rien : cherche les causes.
L'univers est meilleur que tu ne crois.
L'être qui se débat parmi les choses,
A, pour tant de désirs, si peu de choix !

Quel esprit mérita l'ignominie ?
Quel cœur profondément s'est avili ?
Paye avec le dédain la calomnie,
Solde la médisance avec l'oubli.

CLIV

Jaloux brûle d'apprendre et tremble de savoir.
Il hait moins son rival que le beau corps infâme.
Sa voix n'est que venin, ses yeux jettent la flamme ;
Sa laideur rend chacun sourd à son désespoir.

Jalouse dissimule : elle n'en veut qu'à l'âme.
Nul ne la voit souffrir, pas même son miroir...
Sa rancune perfide, ardente à s'émouvoir,
Charme pourtant, son mal étant toute la femme.

CLV.

Qui perd l'illusion gagne le souvenir.

Mais le regret qui l'accompagne

Interdit à l'espoir tout accès du plaisir.

Car ce pauvre n'a pas loisir

D'entrer sans la crainte en campagne.

La crainte est l'aiguillon secret de son désir.

CLVI

Nourris-toi de la plante amère
Que sema l'orage en ton cœur.
Dans son fruit comme dans sa fleur,
Elle porte une âpre douceur
A s'exalter d'être éphémère.

Regarde en toi : nulle science
N'a d'autre nom qu'expérience
Et savoir n'est rien que revoir.
La souffrance apprend la justice,
Et l'amour s'immole au devoir
Pour que le bonheur s'accomplisse.

CLVII

Sache te contraindre à la violence,
Ne fut-ce qu'un jour, une heure, un moment :
Elle te saura gré de cette offense,
Oh ! même timide, à ton sentiment.

Car elle aime l'ardeur, et fût-elle folie,
La vie en tous ses biens a nom pour elle amour.
Et sa soif de tristesse est un rusé détour
De l'orgueil sensuel à la mélancolie,

CLVIII

O fière, ô souple, ô grande Athènes !
Qui dans l'harmonie et dans la clarté,
Auras fait, sans effort, l'homme enfin respecté
Pour la première fois briser ses vieilles chaînes ;
O raison dans la liberté,
O sourire dans la fierté,
Par qui la dignité de la personne humaine,
Traduite en grâce forte et subtile et sereine,
Apparut à l'humanité ;
Salut, prudente et noble reine
De tant de nefs de gloire et de simplicité,
De qui s'exalta pour l'éternité
Aux quatre horizons ta loi souveraine !...

Hellas ! ô cœur du monde, ô lumière, ô beauté !
Que le doux chœur de tes îles d'or, ces sirènes,
Formes, couleurs, parfums, rythmes de vérité,
Du lustre de la mer surgisse, — et toutes peines
Fondent au cœur de l'homme en un songe enchanté !

CLIX

Quand ta mémoire, cire tendre,
s'impressionne au moindre vent
messager d'ardeur ou de cendre.

ne te plains-tu pas trop souvent,
ouvrant l'oreille, à la suspendre
aux voix d'un monde décevant ?

C'est le Passé. — Mieux vaut entendre
le cri qui surgit à l'avant !
Oublier c'est pouvoir apprendre...

L'instinct plus que l'âme est savant.

CLX

Quand on a pris l'orgueil pour guide à leur conquête,
que tout est fade, hélas ! des prétendus bonheurs !
Etre aimé vous semblait félicité parfaite,
et vivre sans éclat la pire des douleurs.

Or, voilà qu'au désir l'amour doit tout son prisme,
Que le vrai de la gloire est d'avoir combattu...
Le secret du bonheur gît-il au fatalisme?...
Mais ces plaisirs sans vice ignorent la vertu...

L'effort, fils du désir, frère de l'espérance,
Connait donc seul la joie où domine l'honneur ?
Mais l'ordre enjoint-il pas la trêve à la souffrance ?
Le rythme de beauté, le répit au labeur ?

CLXI

Quand tu préférais cette fleur qui passe
à ce diamant qui brille toujours,
j'ai pris en pitié tes vaines amours,
et mon cœur a mis ton âme en disgrâce.

Or, menant mon rêve au couchant vermeil,
j'ai crû le charmer en ce qui s'altère,
Méprisant tout bas la fixe lumière,
l'immuable azur sous le grand soleil...

Mais le pauvre esprit, contredit sans cesse
par le douloureux conflit des désirs,
sait bien que la mort garde à nos soupirs
dans le seul oubli l'éternelle ivresse.

CLXII

Haute auréole de pensée
Au front de la réalité ;
Cycle de lumière glacée,
De chaleur divine aimanté ;
Idéal, phare de beauté !
C'est toi, la pure intelligence
Qui sur la trouble passion
Ranimes l'état d'innocence,
La paix vivace d'espérance,
Dont le génie est l'action.

CLXIII

Vous qui préférez l'image à l'essence,
Les possessions aux divins désirs,
Qui, dans la froide patience,
D'une vaine science attendez vos plaisirs,
Vous qui blasphémez l'ardente ignorance,
Source et miroir
De tout savoir,
N'espérez pas la Connaissance !

CLXIV

As-tu l'Archet? Et connais-tu d'instinct
Le rythme obscur, aux lois musicales,
De ton verbe français, âpre bronze latin,
A la vibrance, à la souplesse ioniennes?

Tu sauras mesurer, maître de ton ardeur,
Sur les cordes de ta viole,
Dans son étendue et sa profondeur,
Le Son mystérieux, qui charme et qui s'envole,
Souriant à travers ses pleurs,
Le Son, le Son divin qui blesse et qui console.

—

CLXV

O génie! Ordre dans l'ivresse,
Apre audace dans l'harmonie!
La poitrine humaine s'opresse
Après ta hautaine ironie.

L'eau vive où ta force tressaille
Reflète la beauté du monde ;
Mais dense et rude est la broussaille
Qui masque ta source profonde.

CLXVI

L'Art n'est que prodigalité,
Tout œuvre étant effort, tout effort charité.
La charité ! luxe suprême,
De par sa conscience même
Du bonheur, de l'ordre enfanté...
Selon l'orgueil, en vérité,
Tout ce qui s'abandonne s'aime,
Tout orgueil étant volupté.

—

CLXVII

Que remuez-vous donc en moi de si dolent,
Cloches de la Toussaint, par la plaine effeuillée,
Dans ce roux crépuscule où monte lentement
La lune d'argent clair sur la forêt rouillée ?

Est-ce un lointain d'amour? Il n'eut, jamais, hélas !
Le tyran de mon cœur, cette splendeur sereine.
D'anciens rêves de gloire? Ah ! comme je suis las
Des tristes intérêts dont vit la gloire humaine...

Vous pleurez, cloches d'or, comme pleurent les rois
Quand un peuple souffrant vainement les implore :
Notre néant se berce au chant de votre voix,
Cloches, pitié sublime, impuissante et sonore.

CLXVIII

Beauté, toujours visible et toujours fugitive,
Qu'il faut savoir aimer d'un ardent désespoir,
Toi qui de mon désir me fais l'âme plaintive,
Le cœur insoucieux des approches du soir,

Ah! plus que la Pensée elle-même, éternelle,
Épouse du Silence, immuable Beauté !
Tu m'as lui : toute joie habite ma prunelle...
Tu m'as dit vrai : le Beau, c'est toute vérité !

CLXIX

Ne prends jamais qu'en toi tes raisons de sentir.
Docile envers autrui, tu ne peux que mentir
A ton autorité profonde, harmonieuse.
Elle insuffle la vie à l'œuvre de tes mains
Et la réchauffe au sang d'un cœur, d'un être humains,
Pour l'exalter à la beauté mystérieuse.

Observe, patient : au gré de son vouloir,
Ton âme étend sur la Nature son royaume.
La sainte émotion fera jaillir en psaume
Tant de confuses voix que berçait ton savoir...

C'est un obscur creuset où, sous d'épaisses flammes,
S'engendre lentement la forme de beauté...
Celle-ci n'acquerra l'image de ton âme
Que du recueillement qu'elle t'aura coûté.

CLXX

L'Art, reflet de la Vie, exalte sans chaleur.
Plus forte est sans beauté l'éloquence du cœur
Dont tu te sens charmer, alors que tu la railles.
Confierais-tu ton âme aux leçons d'un rhéteur?...
La seule voix qui touche émane des entrailles.



C'est du cœur que le vrai tient sa suprême loi ;
On ne perçoit le beau qu'à travers ce qu'on aime...
C'est confesser chacun que s'avouer soi-même :
Tu n'écris bien pour tous qu'en écrivant pour toi...



Transpose ta pensée en nature vécue.
Hors ton expérience il n'est rien d'éternel.
Le vrai, c'est de la vie au rêve convaincue
Par l'esprit nourri de réel.

CLXXI

TREMOUNT DE GLORI

Aux sommets du génie est un lent crépuscule,
Où le néant de l'homme à la gloire apparaît.
L'air est mélancolique à l'entour ; on dirait
Qu'un vent morne aux parfums nostalgiques circule.

De l'arôme de mort aux effluves pesants
Un souvenir s'éveille où l'âme qui se pleure,
Se reconnaissant toute au matin de ses ans,
S'afflige de quitter sa terrestre demeure.

Mais songeant à l'effort qu'il fallut pour jouir
Et doutant du bonheur qu'elle doit à la gloire,
L'âme, fermant les yeux sur l'ingrate mémoire,
Dans l'oubli sans espoir se laisse évanouir...

CLXXII

Aimant mystérieux de tout amour humain,
Impératrice de la Vie,
Beauté, centre du monde et cercle d'harmonie,
Foyer où tout se purifie,
Astre serein et souverain
De l'ivresse et de l'énergie!

Seule raison de vivre en légitime orgueil,
Seule raison d'aimer les choses périssables,
O Beauté, vigilant accueil
D'un infini qui fait palpiter à son seuil,
Comme une poussière de sables,
Devant la mer profonde à l'innombrable écueil,
Les étoiles impénétrables...

CLXXIII

SIMPLICITÉ

Je voudrais te servir, Art sacré, pour toi-même,
Dans l'ingénuité du simple amour qui croit,
Certain que l'humble seul atteint la paix suprême
Et, dans cette vertu, la gloire par surcroît.

Confiante candeur où l'âme te contemple,
Face à face, dans ta splendeur nue, ô Beauté !
Sans te demander rien que l'abri de ton temple,
Sûre d'obtenir plus qu'elle n'a mérité...

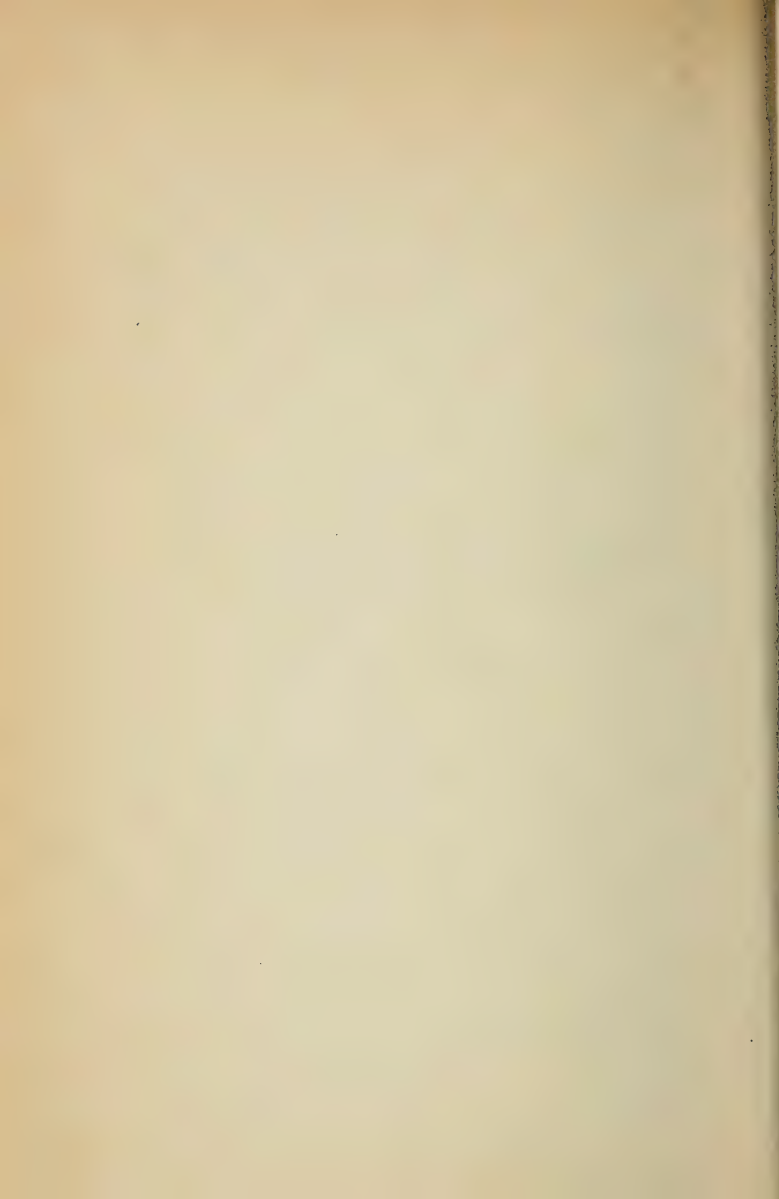
Je connaîtrais alors cet état d'innocence
Où descend le génie, ainsi que dans la mer
L'Astre qui chaque jour s'abîme, s'en élance,
Rajeuni par le flot vivant, salubre, amer.

Et je pourrais, miroir harmonieux du monde,
Sans superbe, prouver aux hommes à mon tour
Que, l'Art ayant en soi sa raison sans seconde,
Toute œuvre de beauté n'est que de l'humble amour.

—

FIN

TABLE DES MATIÈRES



LES ÉPIGRAMMES

LIMEN.....	5
------------	---

I

I. <i>C'est toi, c'est moi</i>	9
II. NUDA SACRUM.....	11
III. <i>Ne lui dis jamais que tu l'aimes!</i>	13
IV. <i>Cherche à leur ressembler, si tu veux plaire aux femmes</i>	14
V. <i>Amour ne veut qu'amour, n'a d'objet que soi- même</i>	15
VI. <i>Prends garde aux vases que tu frôles</i>	16
VII. <i>Si tu m'aimes, la vie est belle, ô mon aimée</i>	17
VIII. FÉMINISME.....	18
IX. <i>N'aime que toi si tu veux que l'on t'aime</i> ..	20
X. <i>La femme aime toujours pour la première fois</i>	21
XI. <i>Qu'on a sottement disputé</i>	22
XII. ALTER AMOR.....	23
XIII. <i>Garde toujours caché quelque abri de ton âme</i>	25
XIV. <i>La fidèle amitié dont tu parles toujours</i> ...	26
XV. <i>Puisqu'il n'est d'orgueil qu'à gagner les fem- mes</i>	28
XVI. <i>Sois assez fort pour tenter sa faiblesse</i>	29
XVII. <i>Souriez-moi toujours, chère menteuse</i>	30
XVIII. <i>Je suis donc bien méchant</i>	31

XIX.	<i>La conscience a tort; la sincérité blesse...</i>	33
XX.	<i>Il est faux que le sacrifice.....</i>	34
XXI.	<i>Est-ce toi, ma vieille douleur.....</i>	35
XXII.	<i>Ah! cette lettre qui me hante.....</i>	37
XXIII.	<i>L'art de séduire est charme de parade.....</i>	39
XXIV.	<i>O paix du cœur, prospérité fragile.....</i>	40
XXV.	<i>Quelle fut donc toujours ton erreur, ô mon âme.....</i>	41
XXVI.	<i>Je porte bonheur à tout ce que j'aime.....</i>	43
XXVII.	<i>Pour que de nul désir ne veille en moi la flamme.....</i>	45
XXVIII.	<i>L'amour, c'est la mort dans la vie.....</i>	46
XXIX.	<i>Donner toute son âme en l'éclair d'un instant.</i>	47
XXX.	CLOCHES LOINTAINES.....	48
XXXI.	<i>J'ai négligé Dieu pour l'amour des femmes.</i>	50
XXXII.	ADIEU.....	51
XXXIII.	<i>D'illogisme et de dévouement.....</i>	53
XXXIV.	<i>Jamais rude leçon de logique ou d'honneur.</i>	54
XXXV.	<i>Le Plaisir est une surprise.....</i>	55
XXXVI.	<i>Saisir la cause de son mal.....</i>	56
XXXVII.	<i>Isolement, triste ami du danger.....</i>	57
XXXVIII.	<i>Sainte douleur, vertige, abîme.....</i>	58
XXXIX.	<i>Sur le rythme de la douleur.....</i>	59
XL.	<i>A qui cesse la lutte, Amour ferme ton livre.</i>	60
XLI.	<i>Puisqu'est la volupté si brève.....</i>	61
XLII.	<i>Le seul rêve digne du rêve.....</i>	62
XLIII.	<i>Bon sens esprit de la raison.....</i>	63
XLIV.	<i>Pourras-tu donc jamais te résigner, mon âme.....</i>	64
XLV.	<i>Essayons du repos, mon cœur.....</i>	65
XLVI.	<i>Si tu veux être fort, crois-moi.....</i>	66
XLVII.	<i>La Raison, n'est-ce pas la coquette un peu mûre.....</i>	67
XLVIII.	<i>Hélas! n'êtes-vous pas les mêmes.....</i>	68
XLIX.	<i>L'air est de cristal sous les arbres.....</i>	70

L. <i>Effeuille sur l'eau cette rose</i>	72
LI. <i>La rambar du train qui passe</i>	73
LII. CONNAIS-TOI.....	74
LIII. <i>Va, ne plains pas les heures écoulées</i>	76
LIV. <i>Le svelte laurier noir</i>	77
LV. <i>Comme un son que l'écho répète et multiplie</i>	78
LVI. <i>L'amour est l'âme de la vie</i>	79

II

LVII. VERS DORÉS	81
------------------------	----

III

LVIII. <i>Oui, soyons durs, oui, la faiblesse</i>	99
LIX. <i>Cette paix de mon cœur?... C'était la mort, mon âme!</i>	100
LX. BREVIS ESTO.....	101
LXI. <i>Ne t'enorgueillis pas, si surtout elle est belle</i>	103
LXII. <i>Tous les corps froids que fait plus froids encore</i>	104
LXIII. <i>Amour sans désir est tyran suprême</i>	106
LXIV. <i>Ta lyre est un doux fruit d'amour</i>	107
LXV. <i>Aveu, seul recours de l'angoisse</i>	108
LXVI. <i>Sache faire souffrir ton amant s'il est jeune</i>	110
LXVII. <i>Pauvres lettres d'amour</i>	111
LXVIII. <i>L'ami que tu loueras devant d'autres amis</i>	112
LIX. <i>L'image de la Mort, qui rattache à la vie</i>	114
LXX. <i>L'oubli repu succède aux caresses impures</i>	113
LXXI. <i>Le grand mystère est dans l'amour</i>	115
LXXII. VIRTU.....	117
LXXIII. <i>Hâte-toi, la beauté passe</i>	118
LXXIV. <i>La pure Idée où s'obstine l'Esprit</i>	120

LXXV.	<i>La bonté jouit la première.....</i>	121
LXXVI.	<i>La sagesse qui hait le vice.....</i>	122
LXXVII.	<i>Parle peu, mon ami, tu t'en trouveras bien.....</i>	124
LXXVIII.	<i>Montre ta pensée et cache ton rêve.....</i>	125
LXXIX.	<i>Mal d'amour, sourd ferment de vie.....</i>	126
LXXX.	<i>Oh ! cette ivresse qui pressent.....</i>	127
LXXXI.	<i>Ame, mon âme, que fais-tu.....</i>	128
LXXXII.	<i>Il est des mots sacrés par l'aimant des prières.....</i>	130
LXXXIII.	TANTUM ERGO.....	131
LXXXIV.	<i>Sans vaillance à ses propres yeux.....</i>	132
LXXXV.	<i>Comme l'arbre à fruits, le génie.....</i>	134
LXXXVI.	<i>Le monde est ignoble. Ah ! ma pauvre en- fant !.....</i>	135
LXXXVII.	<i>Oh ! l'épouvante de la mort !.....</i>	139
LXXXVIII.	<i>La force à la faiblesse un jour.....</i>	137
LXXXIX.	<i>Sature-toi d'amour si tu veux t'en guérir.</i>	138
XC.	<i>Dans l'étui d'ébène aux fermoirs d'argent.</i>	139
XCI.	<i>Toute l'Italie est dans ces cloches.....</i>	140
XCII.	<i>Douceur d'automne sur les champs.....</i>	141
XCIII.	<i>O villes du passé, douces agonisantes.....</i>	143
XCIV.	<i>Tant de choses dont l'esprit songe.....</i>	144
XCV.	<i>Ne cherche pas les mots d'amour.....</i>	145
XCVI.	<i>Le temple de ton corps, mon amante éphé- mère.....</i>	147
XCVII.	<i>Qui connaît-on ? Se connaît-on soi-même ?.</i>	148
XCVIII.	<i>Mon âme rit au jour, mais sourit au mys- tère.....</i>	150
XCIX.	<i>O gâté du Héros, sain de corps, jeune d'âme.....</i>	151
C.	<i>Quelqu'un t'a discuté, pauvre homme, et tu te fâches.....</i>	152
CI.	<i>Possède ton esprit, n'en sois pas possédé... ..</i>	153
CII.	<i>L'homme ? dis-ait-elle, ah ! oui, labelle âme.</i>	154
CIII.	VAINES RAISONS.....	156

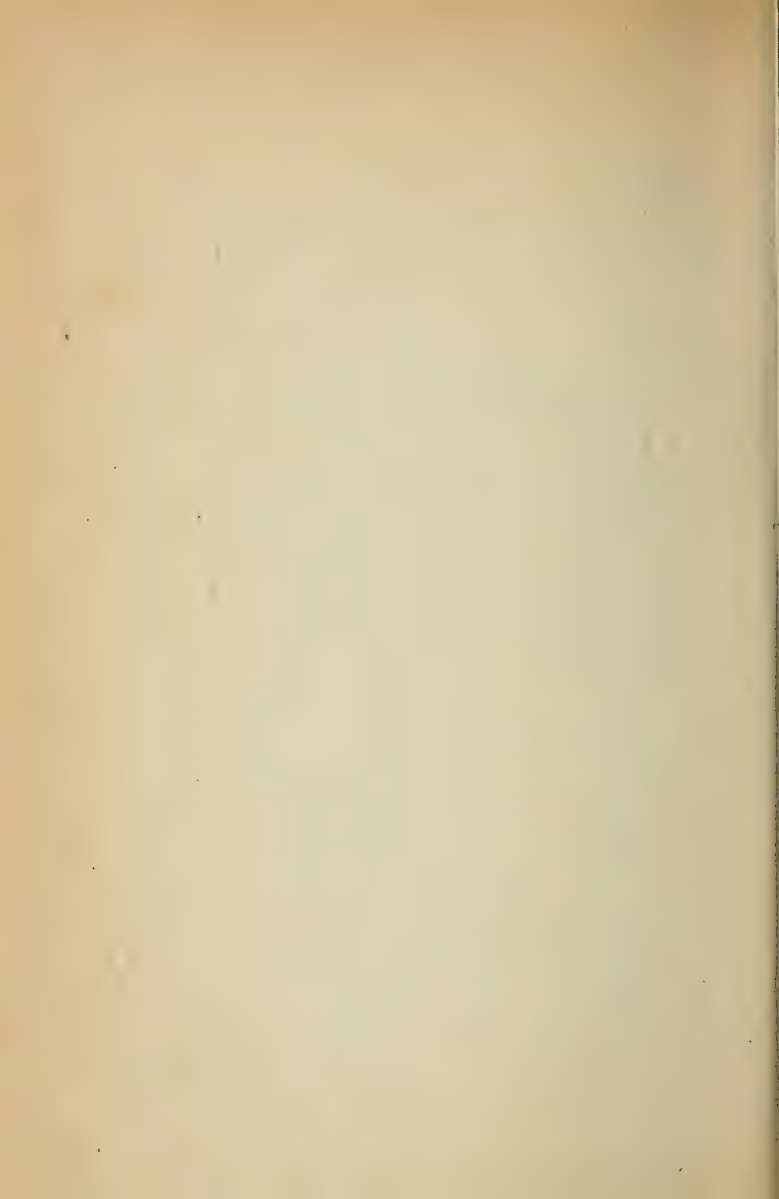
CIV. FAIBLESSES.....	159
CV. REQUIEM ETERNAM.....	161
CVI. <i>Au bosquet de Psyché je rêve une colonne..</i>	164
CVII. <i>Ton âme a pour patrie unique le silence..</i>	165
CVIII. RENAISSANCE.....	166
CIX. <i>Quand tu m'as dit que tu m'aimais.....</i>	169
CX. <i>Double pétale blanc, fin revêtement d'âme..</i>	171
CXI. <i>Oh! l'éveil de la chair, qu'heureusement fé-</i> <i>conde.....</i>	172
CXII. <i>Ah! langueur du printemps nouveau, chère</i> <i>mollesse.....</i>	174
CXIII. <i>Tout le Mystère est dans la grâce.....</i>	175
CXIV. <i>Tranquille nuit de pleine lune.....</i>	176
CXV. <i>Quand vous me regardez silencieusement..</i>	178
CXVI. <i>Tes mots, tes moindres mots, ta voix, ton</i> <i>souffle même.....</i>	179
CXVII. <i>Ne crois pas qu'elle compte, ah! la pauvre</i> <i>jalouse!.....</i>	181
CXVIII. <i>Tu m'as guéri de croire à l'esprit de la</i> <i>femme.....</i>	182
CXIX. <i>Ah! le point douloureux que sournoisement</i> <i>frôle.....</i>	183
CXX. <i>Je porte le poids lourd de mon sexe de</i> <i>femme.....</i>	185
CXXI. <i>Pardonne à mon désir cette amour obstinée.</i>	186
CXXII. <i>Tu n'as vécu que pour l'amour.....</i>	187
CXXIII. <i>O tiédeur, ô saveur, ô fièvre.....</i>	188
CXXIV. LIBER LIBRO.....	190
CXXV. <i>Je quitterai, s'il faut, l'amour.....</i>	191

IV

CXXVI. DE LA JOIE.....	195
CXXVII. <i>Rien ne meurt dans la vie immense.....</i>	197

CXXVIII. <i>Le vrai n'est rien, hors de l'abstrait, que vraisemblance.</i>	198
CXXIX. PER CALÈNDO.....	199
CXXX. <i>Sache être le plus vrai possible avec toi-même.</i>	201
CXXXI. LUNA SILENS.....	202
CXXXII. <i>Ah! j'ai honte souvent de ce surcroît de vie.</i>	203
CXXXIII. <i>Donnez-moi, Seigneur, d'entendre les Causes.</i>	204
CXXXIV. <i>O Beauté, sens profond, pure fleur du silence</i>	205
CXXXV. <i>L'Art est un tyran qui vit de nos larmes.</i> ..	206
CXXXVI. <i>Bras de la femme, ô défenseurs du monde.</i>	207
CXXXVII. <i>Peuplier, platane et cyprès.</i>	208
CXXXVIII. <i>Savoir unir à la prudence.</i>	210
CXXXIX. <i>Dans l'obscur miroir du passé.</i>	211
CXL. <i>Un peu de bonheur vaut toute la gloire.</i> ..	212
CXLI. <i>Art, ô divin pouvoir de préciser nos songes.</i>	213
CXLII. <i>Oh! de tous nos biens le plus fort.</i>	214
CXLIII. <i>Votre science a tué le Mystère.</i>	215
CXLIV. <i>Modère tes désirs, Connaissance.</i>	216
CXLV. <i>L'Histoire et la Mort, ces deux immorales.</i>	217
CXLVI. <i>Le Rythme, impérieux magicien des âmes.</i>	218
CXLVII. <i>Que te conseiller, mon frère?</i>	219
CXLVIII. <i>Pour être vain, s'il est sincère.</i>	221
CXLIX. <i>L'Âme devant la mort est cet oiseau tremblant.</i>	222
CL. <i>Ah! l'attente toujours trompée.</i>	223
CLI. <i>Pourquoi protester, quand ton âme pense.</i>	224
CLII. <i>Berceuse de la vie, ô tendre réaliste.</i>	226
CLIII. <i>Va, ne méprise rien : cherche les causes.</i> ..	227
CLIV. <i>Jaloux brûle d'apprendre et tremble de savoir.</i>	228
CLV. <i>Qui perd l'illusion gagne le souvenir.</i>	229
CLVI. <i>Nourris-toi de la plante amère.</i>	230
CLVII. <i>Sache te contraindre à la violence.</i>	231

CLVIII. <i>O fière, ô souple, ô grande Athènes!</i>	232
CLIX. <i>Quand ta mémoire, cire tendre.</i>	234
CLX. <i>Quand on a pris l'orgueil pour guide à leur conquête</i>	235
CLXI. <i>Quand tu préférerais cette fleur qui passe...</i>	237
CLXII. <i>Haute auréole de pensée.</i>	238
CLXIII. <i>Vous qui préférez l'image à l'essence</i>	239
CLXIV. <i>As-tu l'Archet? Et connais-tu d'instinct...</i>	240
CLXV. <i>O génie! Ordre dans l'ivresse.</i>	241
CLXVI. <i>L'Art n'est que prodigalité.</i>	242
CLXVII. <i>Que remuez-vous donc en moi de si dolent.</i>	243
CLXVIII. <i>Beauté toujours visible et toujours fugitive.</i>	244
CLXIX. <i>Ne prends jamais qu'en toi tes raisons de sentir.</i>	245
CLXX. <i>L'Art, reflet de la Vie, exalte sans chaleur.</i>	246
CLXXI. TREMOUNT DE GLORI.....	247
CLXXII. <i>Aimant mystérieux de tout amour humain.</i>	248
CLXXIII. SIMPLICITÉ.....	249



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze mai mil neuf cent neuf

PAR

BLAIS ET ROY

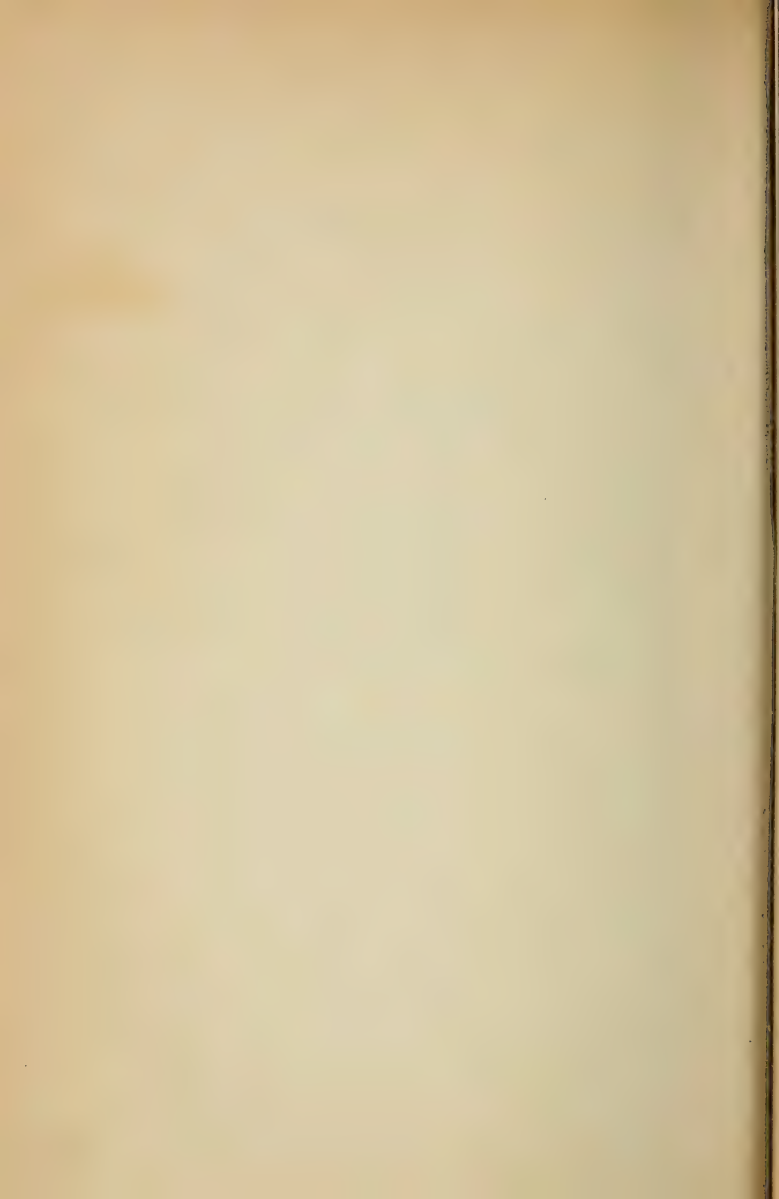
A POITIERS

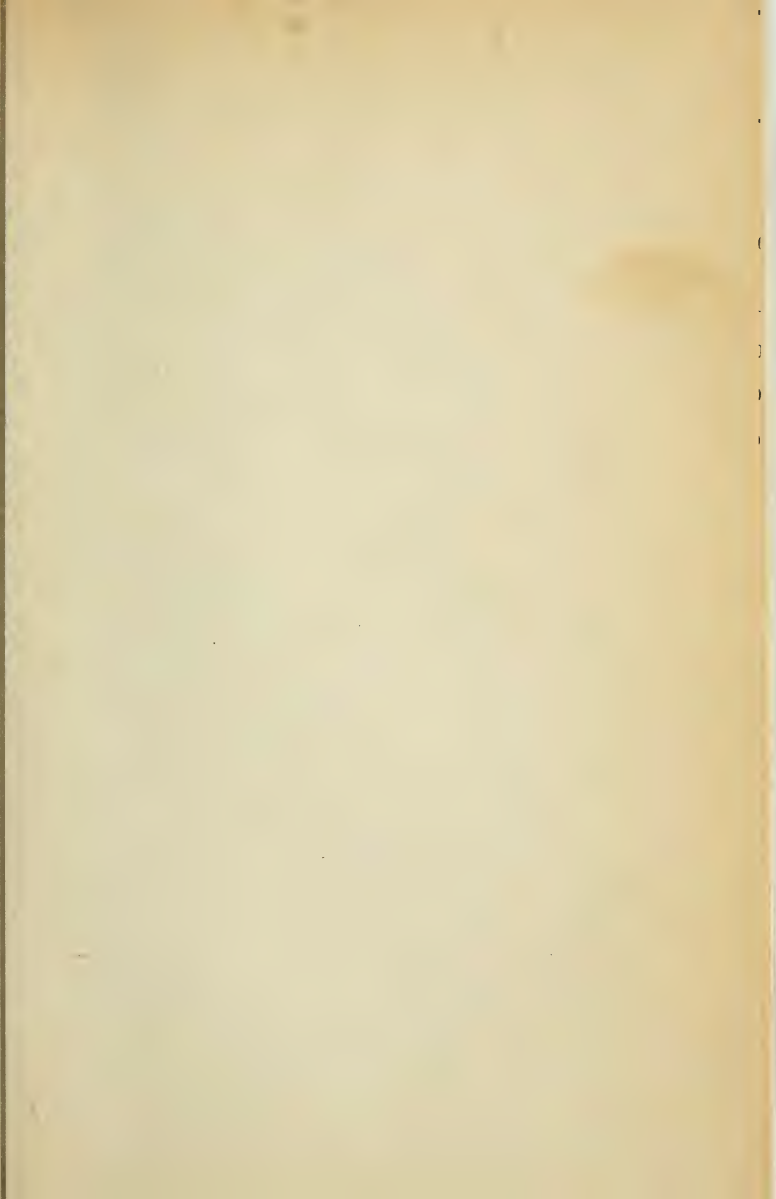
pour le

MERCURE

DE

FRANCE





EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE

Poésie

Léon Bocquet		Marc Lafargue		Lionel des Rieux	
Cygnés noirs.....	3.50	L'Age d'Or.....	3.50	Le Chœur des Muses.....	3.50
Marie Dauguet		Jules Laforgue		Arthur Rimbaud	
r l'Amour.....	3.50	Poésies complètes.....	3.50	Œuvres de Jean-Arthur	
Émile Despax		Léo Larguier		Rimbaud.....	3.50
Maison des Glycines...	3.50	Jacques.....	3.50	P.-N. Roinard	
Edouard Ducoté		Louis Le Cardonnell		La Mort du Rêve.....	3.50
Prairie en fleurs.....	3.50	Poèmes.....	3.50	Ronsard	
Max Elskamp		Sébastien Charles Leconte		Le Livret de Folastries...	3.50
Louange de la Vie....	3.50	Le Sang de Méduse.....	3.50	Sainte-Beuve	
André Fontainas.		La Tentation de l'Homme..	3.50	Le Livre d'Amour.....	3.50
Episcules.....	3.50	Charles Van Lerberghe		Albert Samain	
Nef désemparée.....	3.50	La Chanson d'Eve.....	3.50	Le Chariot d'Or.....	3.50
Paul Fort		Entrevues.....	3.50	Aux Flancs du Vase, suivi	
Amour marin.....	3.50	Grégoire Le Roy		de Polyphème et de Poè-	
Madres Françaises.....	3.50	La Chanson du Pauvre....	3.50	mes inachevés.....	3.50
Comb, ou l'Homme tout		Stuart Merrill		Au Jardin de l'Infante....	3.50
ou tombé du Paradis....	3.50	Poèmes, 1887-1897.....	3.50	Fernand Séverin	
Hymnes de feu, précédés		Les Quatre Saisons.....	3.50	Poèmes.....	3.50
de Lucienne.....	3.50	Victor-Emile Michelet		Emmanuel Signoret	
Illes antiques.....	3.50	L'Espoir merveilleux.....	3.50	Poésies complètes.....	3.50
Botagne.....	3.50	Albert Mockel		Paul Souchon	
His Sentimental ou le		Clartés.....	3 »	La Beauté de Paris.....	3.50
Roman de nos vingt ans.	3.50	Jean Moréas		André Spire	
Roman de Louis XI....	3.50	Poèmes et Sylves.....	3.50	Versets.....	3.50
Paul Gérardy		Premières Poésies.....	3.50	Laurent Tailhade	
Peaux.....	3.50	Les Stances.....	3.50	Poèmes aristophanesques..	3.50
Henri Ghéon		Gabriel Mourey		Poèmes élégiaques.....	3.50
Solitude de l'Été.....	3.50	Le Miroir.....	3.50	Archag Tchobanian	
Charles Guérin		Marie et Jacques Nervat		Poèmes.....	3.50
Cœur solitaire.....	3.50	Les Rêves unis.....	3.50	R.-H. de Vandebourgn	
Homme intérieur.....	3.50	Louis Payen		La Chaîne des Heures....	3.50
Semteur de Cendres....	3.50	Les Voiles blanches.....	3.50	Émile Verhaeren	
A.-Ferdinand Herold		François Porché		Les Forces tumultueuses... 3.50	
Hasard des chemins....	2 »	A chaque jour.....	3.50	La Multiple Splendeur....	3.50
Amours tendres et merveilleuses	3.50	Maurice Pottecher		Poèmes.....	3.50
Robert d'Humières		Le Chemin du Repos.....	3 »	Poèmes, nouvelle série... 3.50	
Désir aux Destinées....	3.50	Pierre Quillard		Poèmes, III ^e série.....	3.50
Henrik Ibsen		La Lyre héroïque et dolente.	3.50	Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes	
Œuvres.....	3.50	Érnest Raynaud		Hallucinées.....	3.50
Francis Jammes		La Couronne des Jours... 3.50		Les Visages de la Vie....	3.50
l'Angelus de l'Aube à		Hugues Rebell		Francis Vielé-Griffin	
l'Angelus du Soir.....	3.50	Chants de la Pluie et du		Clarté de Vie.....	3.50
Œuvres dans le Ciel.....	3.50	Soleil.....	3.50	La Légende ailée de Wieland	
Œuvres de Primevères... 3.50		Henri de Régulier		le Forgeron.....	3.50
Triomphe de la Vie....	3.50	La Cité des Eaux.....	3.50	Phocas le Jardinier.....	3.50
Gustave Kahn		Les Jeux rustiques et divins.	3.50	Plus loin.....	3.50
Livre d'Images.....	3.50	Les Médailles d'Argile....	3.50	Poèmes et Poésies.....	3.50
Œuvres Poèmes.....	3.50	Poèmes, 1887-1892.....	3.50	Gabriel Volland	
Klingsor		Premiers Poèmes.....	3.50	Le Parc enchanté.....	3.50
l'héracade.....	3.50	La Sandale ailée.....	3.50		
Œuvres de cœur.....	3.50				

Remy de Gourmont lith, suivi de Théodat.... 3.50	Emerich Madach La Tragédie de l'Homme... 3.50	Paul Ranson L'Abbé Prout, <i>Guignol pour les vieux enfants</i> . Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson..... 3.
Fernand Gregh récluse féerique..... 1 »	F.-T. Marinetti Le Roi Bombance..... 3.50	Henri de Régulier Les Scrupules de Sganarelle 3.
Gerhart Hauptmann à Cloche engloutie..... 3.50	Jean Moréas Iphigénie, tragédie en 5 actes..... 3.50	Saint-Pol-Roux La Dame à la faux..... 3.
A.-Ferdinand Herold l'Anneau de Çakuntalâ.... 3.50	Lucien Nepoty Le Premier Glaive..... 1 »	Albert Samain Polyphème, 2 actes..... 4
es Hérétiques 1 »	Péladan Œdipe et le Sphinx..... 1 »	Paul Souchon Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 4
ivitri 1 »	René Peter La Tragédie de la Mort.... 3.50	Phyllis , tragédie en 5 actes 2
ne jeune femme bien gardée 1 »	Georges Polti Les Cuirs de Bœuf..... 3.50	Émile Verhaeren Philippe II..... 3.
irgile Jozs et Louis Dumur embrandt..... 3.50	Rachilde Théâtre..... 3.50	
Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold rométhée..... 1 »		
Charles Van Lerberghe es Fleureurs..... 1 »		
an 3.50		

Histoire — Critique — Littérature

tortense Allart de Méritens Lettres inédites à Sainte-Beuve (in-8)..... 3.50	Léon Bloy La Chevalière de la Mort... 2 » Celle qui pleure..... 5.50 Les Dernières Colonnes de l'Église..... 3.50 Exégèse des Lieux Communs..... 3.50 Le Fils de Louis XVI..... 3.50 Le Mendiant ingrat..... 5 » Mon Journal (pour faire suite au <i>Mendiant Ingrat</i>)... 3.50 Pages choisies..... 3.50 Quatre Ans de Captivité à Cochenon-sur-Marne..... 3.50	Eugène Demolder L'Espagne en auto..... 3.50
Pierre D'Alheim Dousorgski..... 3.50	Léon Bœquet Albert Samain..... 3.50	Henry Detouche De Montmartre à Montser-rat (<i>allusé</i>)..... 3.50
ur les pointes (mœurs russes) 3.50	Gaston Capon Les Vestris..... 3.50	Dostoïevski Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50
J. Barbey d'Aureville Esprit de J. Barbey d'Au-reville..... 3.50	Thomas Carlyle Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50	Edouard Dujardin La Source du Fleuve chré-tien..... 3.50
ettres à Léon Bloy 3.50	Eugène Carrière Ecrits et Lettres choisies.. 3.50	Georges Duviquet Héliogabale..... 3.50
ettres à une Amie 3.50	Fernand Caussy Laclos..... 3.50	Edmond Fazy et Abdul Halim Memdoub Anthologie de l'amour turc 3.50
J.-M. Barrie Margaret Ogilvy..... 3.50	Chamfort Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50	Gauthier Ferrières François Coppée et son œu-vre..... 0.75
Charles Baudelaire Lettres, 1844-1866..... 3.50	Paul Claudel Connaissance de l'Est.... 3.50 Art poétique..... 3.50	André Fontainas Histoire de la Peinture fran-çaise au XIX ^e siècle.... 3.50
Œuvres posthumes (in-18) 7.50	J.-A. Coulangheon Lettres à deux femmes... 3.50	André Gide Prétextes. <i>Réflexions sur quelques points de Lit-térature et de Morale</i> ... 3.50
Œuvres posthumes (in-18) 3.50	Cyrano de Bergerac Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac.... 3.50	A. Gilbert de Voisins Sentiments..... 3.50
Léon Bazalgette Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50	Eugène Deirance La Maison de Madame Gour-dan..... 3.50	Comte de Gobineau Pages choisies..... 3.50
et son œuvre 7.50	Jules Delassus Les Incubes et les Succubes 1 »	Jean de Gourmont Henri de Régulier et son œuvre..... 0.75
André Beaunier à Poésie nouvelle..... 3.50		Remy de Gourmont Le Chemin de Velours. <i>Nou-velles Dissociations d'i-dées</i> 3.50
Dimitri de Bencéendorff à Favorite d'un Tzar.... 3.50		La Culture des Idées 3.50
Paternelle Berrichon à Vie de Jean-Arthur Rim-baud..... 3.50		Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse 0.75
Ad. Van Bever et Paul Léautaud Poèmes d'aujourd'hui, <i>Mor-ceaux choisis</i> . 2 vol.... 7 »		
d. Van Bever et Ed. Sansot-Orland Œuvres galantes des Con-teurs Italiens..... 3.50		
Œuvres galantes des Con-teurs italiens, II^e série ... 3.50		

ogues des Amateurs pilogues, IV ^e série)....	3.50	Ferdinand de Martino Anthologie de l'amour arabe.	3.50	Saint-Simon Les plus belles pages de Saint-Simon.....	3.50
ogues. <i>Reflexions sur rie</i> (1895-1898).....	3.50	Camille Mauclair Jules Laforgue.....	2.50	Sainte-Beuve Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50
ogues. <i>Reflexions sur rie</i> (1899-1901).....	3.50	Édouard Maynial La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.....	3.50	Marcel Schwob Spicilege.....	3.50
ogues. <i>Reflexions sur rie</i> (1902-1904).....	3.50	Henri Mazel Ce qu'il faut lire dans sa vie.	3.50	Léon Séché Alfred de Musset, I. L'Hom- me et l'Œuvre, les Cama- rades; II. Les Femmes. 2 vol.....	7 »
étique de la langue fran- aise.....	3.50	George Meredith Essai sur la Comédie.....	2 »	Le Cénacle de la Muse Fran- çaise.....	3.50
ivre des Masques, <i>Por- raits symbolistes</i>	3.50	Adrien Mithouard Le Tourment de l'Unité.....	3.50	Hortense Allart de Méritens (in-8).....	3.50
le Livre des Masques..	3.50	Albert Mockel Un Héros: Stéphane Mallar- mé.....	1 »	Lamartine (1816-1830).....	3.50
problème du Style.....	3.50	Emile Verhaeren	2 »	Sainte-Beuve, I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol.....	7.50
menades littéraires (I).....	3.50	Propos de Littérature	3 »	Alphonse Séché et Jules Bertaut L'Évolution du Théâtre con- temporain.....	3.50
menades littéraires (II).....	3.50	Jean Moréas Esquisses et Souvenirs....	3.50	Robert de Souza La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental.....	3.50
Ch.-M. Des Granges Presse littéraire sous la Restauration.....	7.50	Charles Morice Eugène Carrière.....	3.50	Stendhal Les plus belles pages de Stendhal.....	3.50
Henri Heine Les plus belles pages de Henri Heine.....	3.50	Jacques Morland Enquête sur l'influence al- lemande.....	3.50	Casimir Strylenski Soirées du Stendhal-Club..	3.50
A.-Ferdinand Herold Livre de la Naissance de Vie et de la Mort de la enheureuse Vierge Ma- rie.....	6 »	Alfred de Musset Correspondance.....	3.50	Casimir Strylenski et Paul Arbelet Soirées du Stendhal-Club (2 ^e série).....	3.50
Robert d'Humières et l'Empire de Grande- Bretagne.....	3.50	Les plus belles pages d'Al- fred de Musset	3.50	Talleyrand des Réaux Les plus belles pages de Talleyrand des Réaux....	3.50
Virgile Jozz L'Œuvre, <i>Mœurs du XVII^e siècle</i>	3.50	Gérard de Nerval Les plus belles pages de Gé- rard de Nerval.....	3.50	Archag Tchobanian Les Trouvères arméniens..	3.50
Rudyard Kipling Œuvres du Japon.....	3.50	Péladan Les Idées et les Formes....	3.50	Tei-San Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure..	3.50 3.50
Laclos Œuvres inédites.....	3.50	Réfutation esthétique de Tai- ne	1 »	Adolphe Thalasso Anthologie de l'Amour asia- tique.....	3.50
Jules Laforgue Œuvres posthumes. Por- trait de l'auteur par Thé- ophile Rysselberghe....	3.50	Edmond Pilon Francis Jammes et le Sentiment de la Nature.....	0.75	Théophile Les plus belles pages de Théophile.....	3 »
Pierre Lasserre Le Romantisme français (in-8) Romantisme français (in-8)	7.50 3.50	Muses et Bourgeoises de jadis	3.50	Tolstoï Vie et Œuvre, Mémoires, 2 vol.....	7 »
Marius-Ary Leblond Œuvres de Lisle.....	3.50	Camille Piton Paris sous Louis XV.....	3.50	E. Vigtié-Lecocq La Poésie contemporaine, 1884-1896.....	3.50
Ch. Cardonnel et Ch. Vellay Littérature contemporaine (1905).....	3.50	Paris sous Louis XV (II)...	3.50	Léonard de Vinci Textes choisis.....	3.50
Edmond Lepelletier Verlaine, sa Vie, son Œuvre.....	3.50	Henri de Régnier Figures et Caractères.....	3.50	Oscar Wilde De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison	
Loyson-Bridet Œuvres des Diurnales. <i>Traité de Journalisme</i>	3.50	Sujets et Paysages	3.50		
Émile Mague Méthode des Villes....	3.50	Rétif de la Bretonne Les plus belles pages de Ré- tif de la Bretonne.....	3.50		
Œuvre de la Suze	3.50	Arthur Rimbaud Lettres de Jean-Arthur Rim- baud.....	3.50		
Œuvre de Villédeieu	3.50	William Ritter Études d'Art étranger....	3.50		
Œuvre et son milieu	3.50	Rivarol Les plus belles pages de Ri- varol.....	3.50		
Henri Malo Œuvres.....	3.50	John Ruskin La Bible d'Amiens.....	3.50		
		Sésame et les Lys	3.50		
		Jules Sageret Les Grands Convertis.....	3.50		
		Saint-Amant			

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthélemy		P.-G. La Chesnais		L'Origine de la Tragédie... 2
Thomas Carlyle.....	3.50	La Révolution russe et ses résultats.....	0.75	Pages choisies.....
H -B. Brewster				Par delà le bien et le mal... 2
L'Ame païenne.....	3.50	Pierre Lasserre		La Volonté de Puissance, 2 volumes.....
Thomas Carlyle		Les Idées de Nietzsche sur la Musique.....	3.50	Le Voyageur et son Ombre (Humain, trop Humain, 2 ^e partie).....
Essais choisis de Critique et de Morale.....	3.50	La Morale de Nietzsche....	3.50	
Pamphlets du Dernier Jour.....	3.50	D^r Gustave Le Bon		Péladan
Sartor Resartus.....	3.50	La Naissance l'Evanouissement de la Matière....	0.75	Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.....
Frédéric Charpin		Maurice Maeterlinck		
La Question religieuse....	3.50	Le Trésor des Humbles....	3.50	Etienne Rabaud
Gaston Danville				Le Génie et les théories de M. Lombroso.....
Magnétisme et Spiritisme... 0.75		D. Mérejkowsky		
J.-A. Dulaure		Le Tsar et la Révolution... 3.50		Stanislas Meunier
Des Divinités génératrices (Le Culte du Phallus).....	3.50			Les Harmonies de l'Evolution terrestre..... 0.75
Jules de Gaultier		Multatuli		
Le Bovarysme.....	3.50	Pages choisies.....	3.50	Frédéric Nietzsche
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.....	3.50			Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
La Fiction universelle....	3.50			Aurore..... 3.50
De Kant à Nietzsche.....	3.50			Considérations inactuelles.. 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique.....	3.50			Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.50
Les Raisons de l'Idealisme.....	3.50			Le Gai savoir..... 3.50
Remy de Gourmont				La Généalogie de la Morale Humain, trop Humain (1 ^{re} partie)..... 3.50
Physique de l'amour. <i>Essai sur l'instinct sexuel</i>	3.50			
Promenades Philosophiques.....	3.50			
Promenades Philosophiques (II).....	3.50			
Havelock Ellis				
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »				

Envoi franco sur demande

du Catalogue complet

des Éditions

du

Mercure de France

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS

Le *Mercur de France* occupe dans la presse du monde entier une place que : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose qui signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement parler, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tout ce qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inappréciable valeur documentaire, car les deux tiers au moins des matières qu'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait en outre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger de l'abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses numéros et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voy. la couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercur de France*, qui ne demande à ses rédacteurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions : ses opinions les plus contradictoires s'y rencontrent. Nous ajouterons qu'il est l'expression multiple de plusieurs générations d'écrivains ; qu'il a rencontré tout le mouvement poétique des vingt-cinq dernières années ; que les idées aujourd'hui admises ne l'étaient point lorsque, le premier, il les exprima ; que beaucoup d'esprits dont l'influence sur les contemporains est manifeste sont de chez lui ; qu'enfin il a contribué plus que toute autre publication à faire connaître en France les littératures, la pensée et l'art étrangers.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher, puisque le prix de son abonnement excède à peine celui des journaux à un sou.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la demande un spécimen du *Mercur de France*.

TABLES

DU MERCURE DE FRANCE

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans le *Mercur de France* font de nos Tables un instrument de recherches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct. Outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes même de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties.

La première partie : *Table par noms d'auteurs des Articles publiés dans la Revue*, est alphabétique seulement par noms d'auteurs ; toutes les matières publiées sous un titre y figurent en ordre chronologique. Les références aux chroniques viennent à la suite, sous chaque nom d'auteur. Les matières des chroniques ne sont pas analysées, et seul est indiqué le titre de la rubrique.

La deuxième partie : *Table systématique des Matières*, présente une classification qui ne correspond pas tout à fait à celle qui a été adoptée pour les rubriques dans la revue, mais elle est précédée d'un index qui permet de trouver immédiatement les matières cherchées. Chaque division comprend, par ordre alphabétique, d'abord les articles publiés sous un titre, puis l'analyse des rubriques qui se réfèrent à la division.

La troisième partie : *Table des principaux Noms cités*, donne, par ordre alphabétique, les noms d'écrivains, d'artistes, de philosophes, de savants, etc., dont une œuvre a été analysée, les noms de personnalités qui ont été le sujet d'un ouvrage, enfin tous les noms dont la mention dans la revue n'est pas une simple citation sans intérêt.

On a placé en tête de ces trois tables une *Table de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination*.

337 x 6
PRIX DES TABLES :

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de VIII-88 pages... 3

Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de VIII-168 pages. 7

stra
rech
dires
ind
de la
st d
de

ubl
utes
es
utés
qué
le u
de po
per
con
itit

par
de s
es q
la v

ent

3
7

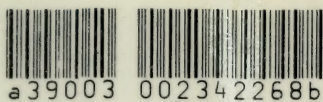
La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

The Library
University of Ottawa

Date due

CE



CE PQ 2347
.M35E6 1909
COO MARIETON, PA LES EPIGRAMM
ACC# 1225020

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

**Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Pierre Quillard.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Littérature dramatique : Georges Polti.

Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Jules de Gaultier.

Psychologie : Gaston Danville.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions juridiques : José Théry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.

Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.

Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Les Théâtres : André Fontainas.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

Etranger

UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »

Musique : Jean Marnold.

Art moderne : Charles Morice.

Art ancien : Tristan Leclère.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique du Midi : Paul Souchon.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.

Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.

Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff.

Lettres polonaises : Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises : H. Messet.

Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais ; Fritiof Palmér.

Lettres hongroises : Félix de Gerando.

Lettres tchèques : William Ritter.

La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.